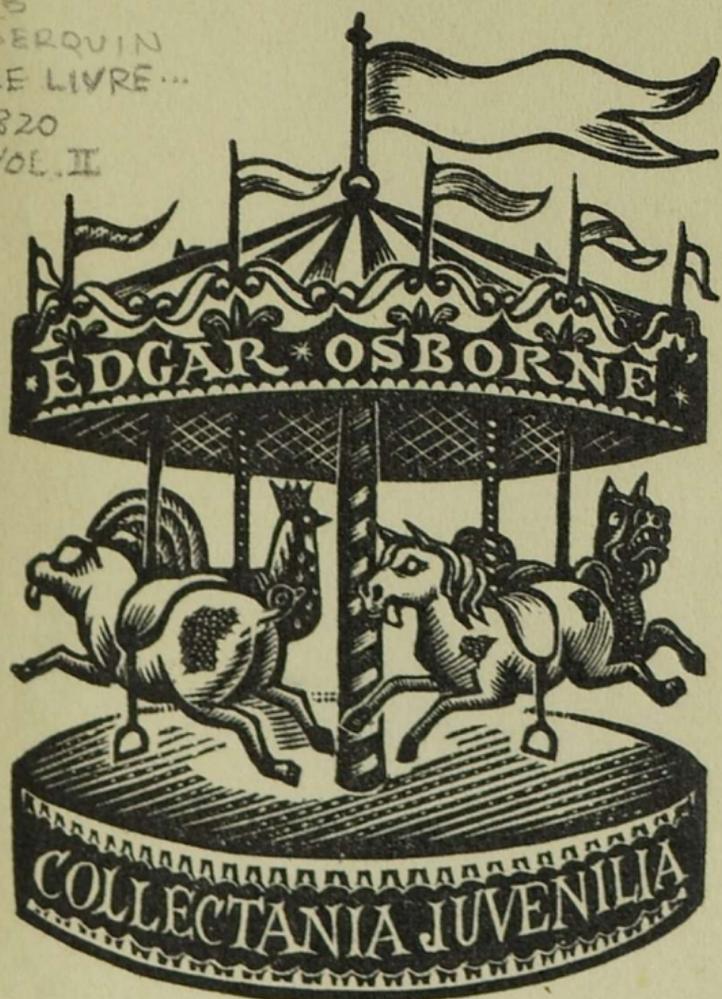
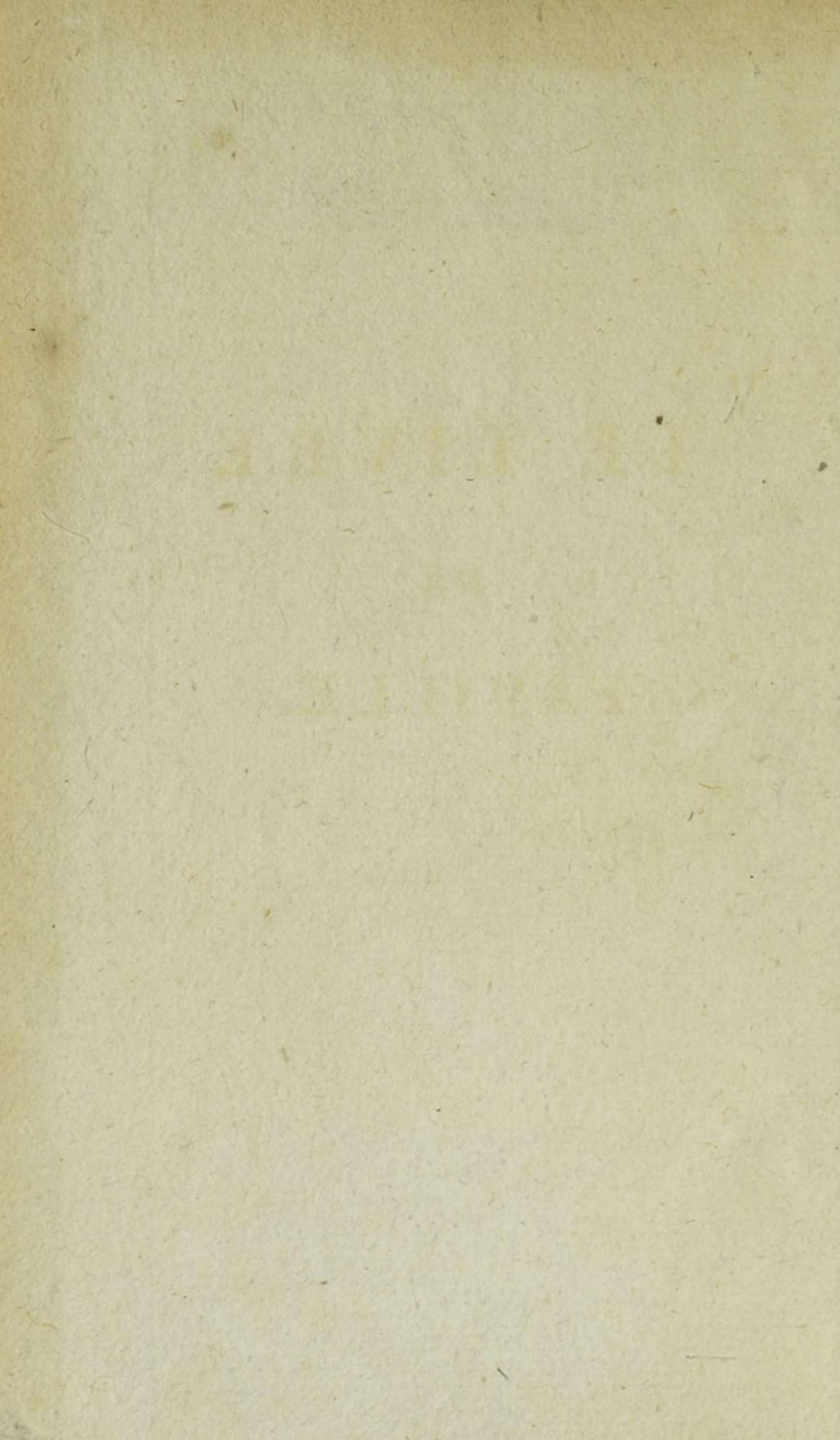


58
BERQUIN
LE LIVRE...
1820
VOL. II



37131048629232 I, 232-3



LE LIVRE

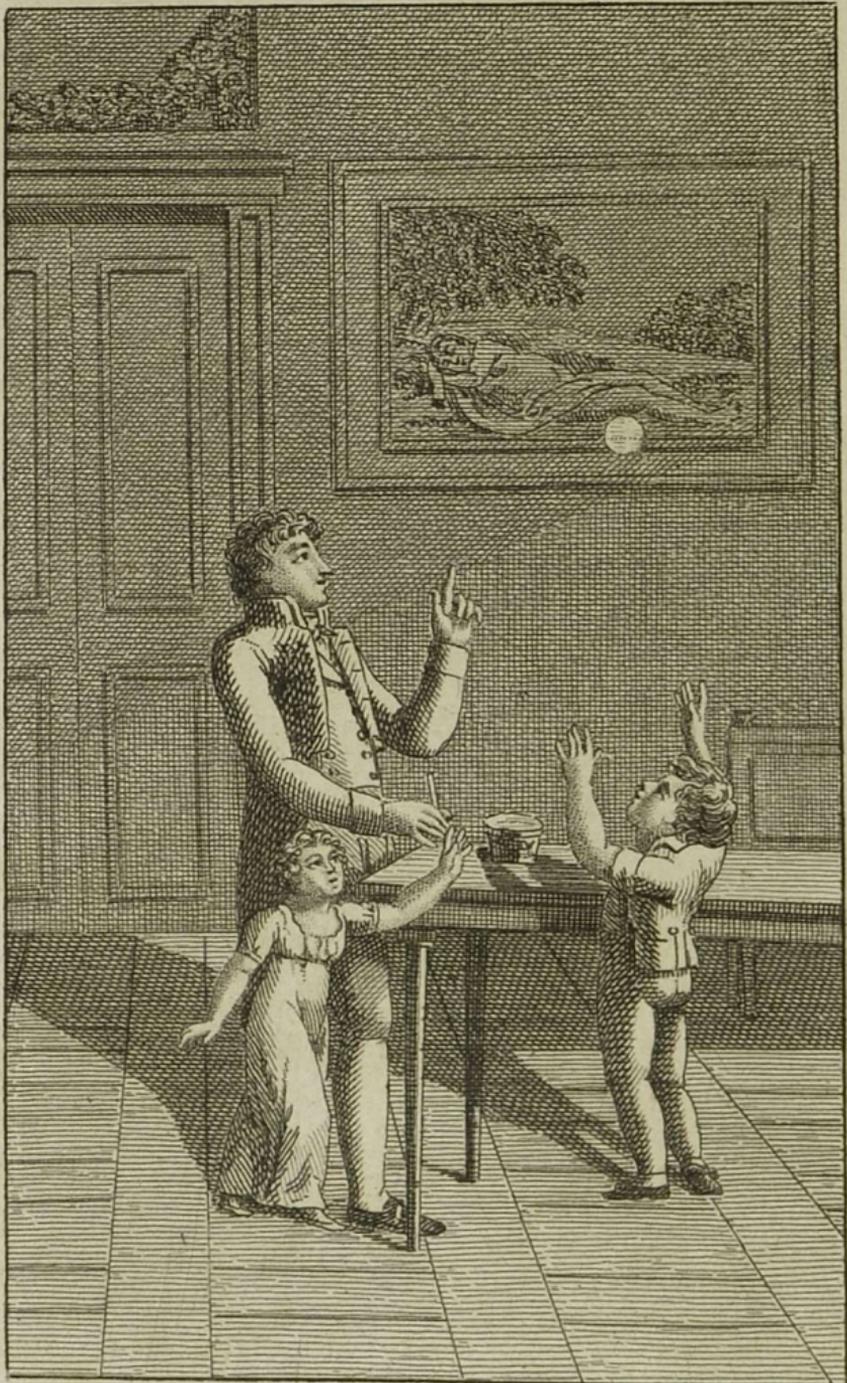
DE

FAMILLE.

LE LIVRE

DE

FAMILLE



la Pluie.

LE
LIVRE DE FAMILLE,

OU

JOURNAL DES ENFANS,

CONTENANT des Historiettes morales et amusantes, mêlées d'Entretiens instructifs sur tous les objets qui les frappent journellement dans la nature et dans la société.

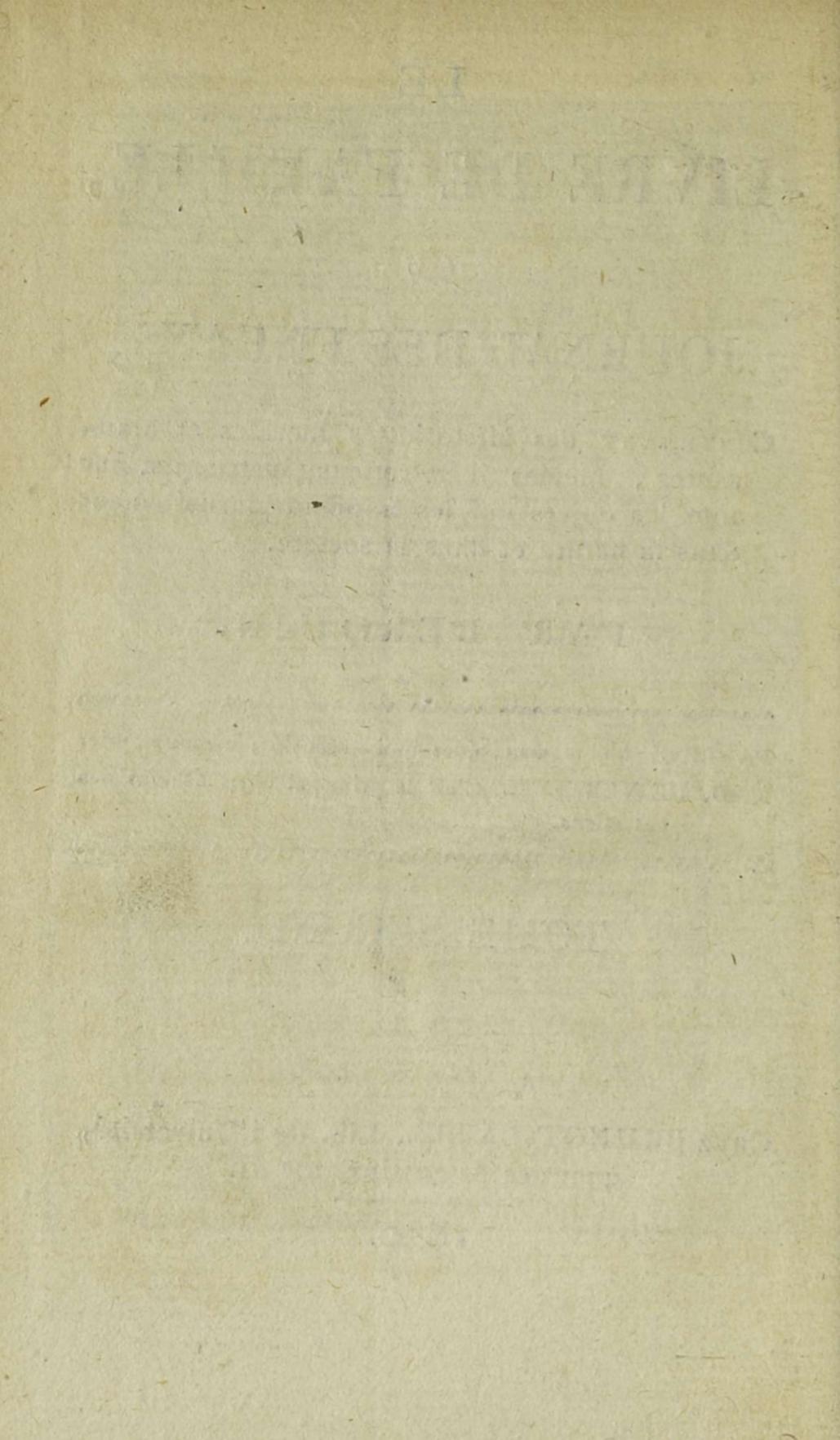
PAR BERQUIN.

~~~~~  
PAULINE. Ah ! maman, aidez-moi à réfléchir, je vous en prie.  
MAD. DE VERTEUIL. C'est le principal objet de tous nos entretiens.

~~~~~  
TOME SECOND.

A PARIS,
CHEZ BRUNOT-LABBE, Lib. de l'Université,
quai des Augustins, n.º 31.

1820.



LA PLUIE.

MAD. DE VERTEUIL, PAULINE;
sa fille.

PAULINE.

AH ! ma chère maman, comme je voudrais qu'il vînt à pleuvoir !

MAD. DE VERTEUIL.

Pourquoi donc, Pauline ?

PAULINE.

C'est que le jardinier vient de me dire qu'il faudrait qu'il tombât de l'eau pour faire mûrir les groseilles.

MAD. DE VERTEUIL.

Cependant tu te plains quelquefois de la pluie, lorsqu'elle t'empêche d'aller à la promenade.

PAULINE.

Oh ! je ne m'en plaindrai plus. Qu'il pleuve, qu'il pleuve, maman.

MAD. DE VERTEUIL.

Je le voudrais bien aussi , ma fille ; mais ni toi , ni moi , personne enfin sur la terre ne peut faire tomber la pluie à son commandement : il faut attendre qu'elle tombe d'elle-même.

PAULINE.

Mais , maman , la pluie nous vient des nuages. Si nous pouvions monter dans les nuages , ne pourrions-nous pas faire pleuvoir ?

MAD. DE VERTEUIL.

Non , ma fille. Il est très-facile d'aller dans les nuages ; mais en faire tomber de la pluie , c'est ce qui ne dépend pas de nous.

PAULINE.

Il est facile d'aller dans les nuages ? Et comment cela ? Il me semble qu'il faudrait avoir des aîles comme un oiseau.

MAD. DE VERTEUIL.

Les aîles seraient un excellent moyen pour cet effet ; mais hélas ! nous n'en

avons point. Nous avons des jambes, et nos jambes peuvent y suffire.

PAULINE.

Des jambes pour aller dans les nuages ?

MAD. DE VERTEUIL.

Oui, sans doute, Pauline ; et tu vas bientôt convenir toi-même qu'il n'est rien de si aisé à comprendre.

PAULINE.

Oh ! voyons, je vous prie, maman.

MAD. DE VERTEUIL.

Tu sauras d'abord qu'il y a des pays où l'on voit s'élever des montagnes, c'est-à-dire, de grands monceaux de terre, de sable et de pierre, qui sont trente ou quarante fois plus hautes que les tours de Notre-Dame, plus hautes encore que le Mont-Valérien, que je t'ai fait voir du haut de l'étoile de Chaillot.

PAULINE.

Eh bien ! maman, ces montagnes ?

MAD. DE VERTEUIL.

Lorsque l'on est grimpé sur leur som-

met, on est aussi haut que les nuages, et quelquefois plus haut; alors on les voit de là sous ses pieds, comme nous les voyons d'ici sur nos têtes.

PAULINE.

Et comment paraissent-ils être faits?

MAD. DE VERTEUIL.

Tu peux me le dire, Pauline.

PAULINE.

Moi, maman? Je n'ai pas grimpé sur les montagnes, qu'il m'en souviennne.

MAD. DE VERTEUIL.

Il est vrai. Mais il t'est cependant arrivé de te promener au milieu d'une espèce de nuage.

PAULINE.

Et quand donc, maman?

MAD. DE VERTEUIL.

L'hiver dernier. Ne te souviens-tu pas de cet épais brouillard qui nous surprit un jour, lorsque nous revenions de chez ton oncle?

PAULINE.

Oui, vraiment, je m'en souviens encore.

MAD. DE VERTEUIL.

Eh bien ! Pauline, ce brouillard était une espèce de nuage ; et l'on voit sous ses pieds les nuages comme un brouillard, lorsque l'on est au sommet d'une haute montagne.

PAULINE.

Voilà qui est singulier.

MAD. DE VERTEUIL.

Quoique nous fussions alors au milieu du brouillard, il nous fut impossible de le faire tomber en pluie. Il nous serait donc aussi impossible de faire tomber les nuages en pluie, quand nous serions au milieu des nuages.

PAULINE.

Comment vient donc la pluie, maman ?

MAD. DE VERTEUIL.

Ton papa m'a promis de te l'expliquer.

PAULINE.

Oh ! c'est bon. Je saurai bien le faire
souvenir de sa promesse.

 PAULINE.

LES VAPEURS.

M. DE VERTEUIL, PAULINE, *sa*
filie.

PAULINE.

MON papa, voulez-vous me permettre de monter sur cette banquette, près de la croisée? Je n'ouvrirai pas la fenêtre; je ne veux que regarder dans la rue à travers les vitres.

M. DE VERTEUIL.

Je le veux bien, Pauline. Viens, je vais te poser moi-même sur la banquette. Tu peux maintenant voir passer les voitures et les belles dames qui sont dedans, comme si la fenêtre était ouverte.

PAULINE.

Il est vrai, mon papa. (*Après un moment de silence.*) Mais, qu'est-ce donc?

Je ne vois plus rien à travers la vitre. Elle était si claire il n'y a qu'un moment ! D'où cela vient-il, je vous prie ?

M. DE VERTEUIL.

Cela vient de ce que tu l'as obscurcie par ton haleine. Viens devant cet autre carreau. Ne vois-tu pas bien clair à travers ?

PAULINE.

Oui, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Ouvre maintenant à demi la bouche en avançant les lèvres, et pousse ton haleine contre ce même carreau qui est encore si clair. Vois-tu comme il a été tout de suite obscurci par la vapeur sortie de ta bouche ?

PAULINE.

Il est vrai.

M. DE VERTEUIL.

Et sais-tu ce que c'est que cette vapeur ?

PAULINE.

Oh ! non, du tout.

M. DE VERTEUIL.

C'est de l'eau chaude sortie de ta bouche avec l'air que tu as soufflé au dehors. Tiens, je vais le faire moi-même, pour que tu voyes mieux. Lorsque je pousse mon haleine contre cette vitre, elle se couvre d'une certaine quantité de vapeur. Si je souffle encore plus fort ou plus long-temps, cette vapeur devient de plus en plus épaisse, jusqu'à ce qu'elle redevienne de l'eau. Tiens, je vais recommencer. Voistu? Déjà il se forme de petites gouttes; déjà elles commencent à couler le long de la vitre. Les voilà toutes descendues, il ne reste plus de vapeur, et tu peux voir encore à travers cette même vitre, qui était tout-à-l'heure si trouble.

PAULINE.

Il est vrai, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Te voilà donc sûre, par tes yeux, qu'une vapeur est proprement de l'eau. Lorsque cette vapeur est légère, elle reste

quelque temps dans cet état , comme tu peux le voir sur cette vitre qui est devant toi ; et alors il n'est pas possible de distinguer par tes yeux si c'est de l'eau. Mais touche-la du bout du doigt, tu sentiras bien qu'elle est humide. Si cette vapeur vient à s'épaissir , alors elle devient de l'eau ; et lorsque cette eau coule , il ne reste plus de vapeur. Regarde encore. (*Il recommence l'opération.*)

PAULINE.

— Tout cela est vrai , mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Veux-tu que je te le fasse voir plus clairement encore , avec une tasse d'eau bouillante ?

PAULINE.

Oh ! voyons , je vous prie. (*M. de Verteuil va chercher une tasse avec une soucoupe ; il verse de l'eau bouillante dans la tasse.*)

M. DE VERTEUIL.

Vois combien il sort de vapeur de cette eau.

PAULINE.

Oui, mon papa, il en sort beaucoup.

M. DE VERTEUIL.

Tiens la main au-dessus, tu sentiras que cette vapeur est chaude et en même temps humide.

PAULINE, *présentant la main à la vapeur.*

Oui, cela est vrai.

M. DE VERTEUIL.

Vu vois que cette soucoupe est bien sèche; touches-y toi-même. Eh bien! je vais l'exposer un moment à la vapeur. Vois tu comme elle est devenue promptement humide? Maintenant je vais la tenir exposée plus long-temps. Regarde, la vapeur commence à s'épaissir au fond de la soucoupe. La voilà qui se forme déjà en petites gouttes. Ces gouttes se rassemblent autour du bord. En voici une prête à tomber. Reçois-la sur ta main. Cette goutte est justement de l'eau comme il y en a dans la tasse.

PAULINE.

Oui, c'est la même chose.

M. DE VERTEUIL.

Si tu sais retenir ce que je viens de te montrer, tu seras en état de comprendre des choses plus intéressantes, que je veux t'expliquer un autre jour.

PAULINE.

Oh ! mon papa, je suis impatiente de les apprendre.

LES NUAGES.

M. DE VERTEUIL, ADRIEN ;
PAULINE.

M. DE VERTEUIL.

REGARDE, Adrien, comme ta petite sœur s'est joliment tapie dans ce coin, pour se réchauffer au soleil.

PAULINE.

Oh ! il fait très-bon ici, mon papa, je vous assure.

ADRIEN.

La voilà bien attrapée ; le soleil a disparu.

PAULINE.

C'est bien dommage. D'où cela vient-il donc, mon papa ?

M. DE VERTEUIL.

Viens ici à la fenêtre, et tu en sauras.

la raison. Vois-tu ce grand nuage blanc, qui court dans les airs ?

PAULINE.

Oui , mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Eh bien ! Pauline , le soleil est là derrière , comme derrière un rideau. C'est pour cela que tu ne peux pas le voir ; mais lorsque le nuage aura couru plus loin , ce sera comme si le rideau avait été tiré , et alors tu verras le soleil reparaitre. Tiens , voilà déjà le nuage qui s'éloigne peu à peu , et le soleil qui se montre de nouveau.

ADRIEN.

De quoi est donc fait un nuage , mon papa ?

PAULINE.

Je voudrais bien le savoir aussi.

M. DE VERTEUIL.

Venez tous deux auprès de la table , je vais vous l'expliquer. (*Adrien et Pauline s'approchent de la table. M. de Verteuil*

lève le couvercle d'une bouilloire qui est sur un réchaud.) Voyez-vous cette fumée qui sort de la bouilloire? Cherche dans ta mémoire, Pauline. Tu dois savoir ce que c'est.

PAULINE.

Oh! oui, mon papa, je me le rappelle. C'est une vapeur comme celle qui sort de ma bouche, et celle qui s'élevait l'autre jour de la tasse.

M. DE VERTEUIL.

Tu t'en souviens à merveille. Cette fumée n'est autre chose que de l'eau, qui, par la grande chaleur du feu placé sous la bouilloire, s'élève en vapeur. Lorsqu'une vapeur est arrêtée par quelque chose, et qu'ainsi elle peut se rassembler, s'épaissir et se refroidir, cette vapeur devient de l'eau; mais, lorsque rien ne l'arrête, et qu'ainsi elle ne peut pas se rassembler, s'épaissir et se refroidir, alors elle se disperse et se perd dans l'air, comme fait à présent la vapeur qui s'élève de la bouilloire, quand je ne tiens pas l'écuelle par-dessus.

Retournons maintenant à la fenêtre. Voyez-vous cette terrasse qui règne le long de la maison ? Il y reste encore de l'eau de la pluie d'hier. Le soleil y darde ses rayons avec force. Regardez bien, et vous verrez qu'il s'en élève çà et là quelques vapeurs, comme celles de la bouilloire, mais qui ne sont pas aussi épaisses.

A D R I E N.

Effectivement, je les vois s'élever. Tiens, Pauline, regarde là-bas, vers le milieu ; les vois-tu ?

P A U L I N E.

Oui, oui ; je les vois aussi, mon frère.

M. D E V E R T E U I L.

Eh bien ! mes enfans, ces vapeurs s'élèvent de la même manière que celles de l'eau bouillante. Le soleil échauffe l'eau répandue sur la terrasse, comme le feu échauffe l'eau répandue dans la bouilloire. Tu sais, Pauline, combien le soleil donne de chaleur ?

P A U L I N E.

Oh ! oui, mon papa ; je le sentais bien

tout-à-l'heure , dans mon petit coin , lorsqu'il donnait sur moi.

M. DE VERTEUIL.

Il échauffe de même l'eau répandue sur la terrasse ; c'est pourquoi elle s'élève en vapeurs , comme celle de la bouilloire. Tiens, vois-tu comme le soleil donne aussi là-bas sur l'eau qui est dans le fossé ?

PAULINE.

Oui , mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Cette eau doit donc s'élever aussi en vapeurs ; mais ces vapeurs sont moins épaisses que celles qui s'élèvent de l'eau répandue sur la terrasse.

ADRIEN.

Et pourquoi donc , mon papa ?

M. DE VERTEUIL.

Il n'y a qu'un peu d'eau sur la terrasse ; ainsi cette eau a pu s'échauffer aisément. Mais dans le fossé il y a beaucoup d'eau ; ainsi cette eau n'a pu s'échauffer aussi vite. Tu as pu observer à la cuisine ,

qu'il fallait beaucoup moins de temps pour faire bouillir un peu d'eau dans une petite bouilloire, que pour faire bouillir beaucoup d'eau dans un grand chaudron..

ADRIEN.

Il est vrai, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Il ne faut donc pas s'étonner que l'eau du fossé ne donne pas des vapeurs aussi épaisses que celle de la terrasse, et c'est la raison pour laquelle tu ne peux voir les vapeurs qui s'élèvent de l'eau du fossé.

PAULINE.

Mais, mon papa, comment sait-on qu'il s'élève des vapeurs de l'eau du fossé, puisqu'on ne les voit pas ?

M. DE VERTEUIL.

Parce que l'on a observé que les fossés, les viviers et les autres grands amas d'eau s'épuisent peu-à-peu, s'ils ne reçoivent de l'eau nouvelle; mais savez-vous ce que nous avons à faire pour que vous puissiez vous en convaincre par vos propres yeux ?

A D R I E N .

Eh ! quoi donc , mon papa ?

M. DE VERTEUIL.

Nous allons faire mettre un grand baquet près du fossé , ou dans le jardin , et nous y verserons de l'eau jusqu'au bord , tant qu'il ne puisse pas y en entrer davantage. Nous laisserons ensuite reposer cette eau pendant quelques jours sans y en ajouter de nouvelle. En regardant dès demain dans le baquet , vous verrez qu'il ne sera plus exactement rempli jusqu'au bord , mais qu'il y aura un peu moins d'eau qu'aujourd'hui. Après demain il y en aura moins encore , et moins encore le jour suivant , et ainsi de suite , jusqu'à ce qu'il devienne absolument vide ; pourvu cependant qu'il ne vienne pas à pleuvoir dans cet intervalle ; car vous sentez à merveille que la pluie y ferait entrer de nouvelle eau.

A D R I E N .

Je serai bien aise de faire cette expérience.

M. DE VERTEUIL.

Nous pourrons la commencer aujourd'hui même , et nous irons voir tous les jours combien il s'est évaporé de l'eau du baquet. Mais , dis-moi , Pauline , lorsque tu as laissé tomber de l'eau sur le fourreau de ta poupée , ou que tu viens de le laver , que fais-tu pour le faire sécher ?

PAULINE.

Je le donne à Nanette , qui l'expose devant le feu , ou qui le met au soleil.

M. DE VERTEUIL.

Et alors le fourreau sèche , n'est-il pas vrai ?

PAULINE.

Oui bien , mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Et , pendant qu'il séchait , ne l'as-tu jamais vu fumer ?

PAULINE.

Oh ! pardonnez-moi , lorsque l'ardeur du feu ou celle du soleil était bien forte.

M. DE VERTEUIL.

C'est qu'alors il sortait du fourreau tant de vapeurs à la fois, que tu pouvais les voir; mais lorsque le feu était petit, ou que le soleil n'était pas bien ardent, voyais-tu sortir les vapeurs?

PAULINE.

Non, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Cependant le fourreau n'en séchait pas moins à la longue.

PAULINE.

Oh! sans doute.

M. DE VERTEUIL.

Tu comprends donc que l'eau s'évaporerait alors, quoique tu ne visses pas la vapeur; mais lorsqu'il n'y avait ni feu ni soleil, et que Nanette se contentait de suspendre le fourreau en plein air, ce fourreau ne parvenait-il pas enfin à sécher, quoiqu'il lui fallût plus de temps?

PAULINE.

Oui, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Ainsi donc la seule chaleur de l'air suffit pour faire évaporer l'eau de tout ce qui est humide. Mais savez-vous ce que deviennent toutes les vapeurs qui s'élèvent, soit de la terrasse, soit du fossé, soit du fourreau de la poupée de Pauline, soit enfin de tout ce qui est humide sur la terre ?

ADRIEN.

Non, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Elles s'élèvent dans l'air, et là elles se rassemblent, et restent suspendues. C'est ce qui forme les nuages.

PAULINE.

Quoi! mon papa, ce gros nuage qui est là-haut n'est formé que de vapeurs ?

M. DE VERTEUIL.

Non, ma fille; mais c'en est assez pour aujourd'hui sur cette matière. Nous la reprendrons dans un autre entretien.

LA PLUIE.

M. DE VERTEUIL , PAULINE ;
ADRIEN , *ses enfans.*

ADRIEN.

VOULEZ-VOUS me permettre, mon papa,
d'aller me promener avec ma sœur dans
le jardin ?

M. DE VERTEUIL.

Je le voudrais, mon ami, mais le temps
est bien sombre. Je crains qu'il ne pleuve
bientôt. Voyons, je ne me trompais pas.
Voici les premières gouttes qui commen-
cent à tomber.

PAULINE.

Ah ! tant pis. Mais non, c'est tant mieux
que je voulais dire. La pluie va faire mûrir
les groseilles.

M. DE VERTEUIL.

Il est vrai. Les groseilles et tous les autres fruits en ont besoin.

PAULINE.

Nous en aurons une bonne ondée , car les nuages sont bien noirs.

M. DE VERTEUIL.

Tu te souviens donc de ce qui forme les nuages.

PAULINE.

Oui , mon papa ; ce sont des vapeurs comme celles qui sortaient l'autre jour de la bouilloire.

M. DE VERTEUIL.

Tu l'as fort bien retenu. En effet , comme nous le disions dans le même entretien , toutes les vapeurs qui s'élèvent de l'eau , et de tout ce qu'il y a d'humide sur la terre , montent là-haut dans l'air , s'y rassemblent , et composent ainsi les nuages. Mais vous souvenez-vous de ce qui arrive , lorsque les vapeurs sont devenues trop épaisses ?

ADRIEN.

Oui , mon papa , ces vapeurs redeviennent de l'eau.

M. DE VERTEUIL.

A merveille. Eh bien ! lorsque les vapeurs qui forment les nuages sont redevvenues de l'eau , elles retombent , comme elles sont maintenant , en gouttes de pluie.

PAULINE.

Oui , je comprends ; comme les vapeurs de l'eau bouillante que vous aviez reçues dans l'écuelle retombaient en gouttes le long des bords.

M. DE VERTEUIL.

On ne peut pas mieux , ma chère Pauline ; mais savez-vous pourquoi les vapeurs s'élèvent et les gouttes retombent ?

ADRIEN.

Non , mon papa.

M. DE VERTEUIL.

C'est que les vapeurs sont plus légères que l'air , et que les gouttes d'eau sont plus pesantes.

Je ne comprend pas bien cela, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Je vais te l'expliquer d'une autre manière. Tiens, j'ai ici une petite pierre et un petit morceau de bois; prends-les l'un et l'autre, et jette-les dans cette cuvette qui est pleine d'eau.

PAULINE, *après les avoir jetés dans l'eau.*

Oh! voilà la petite pierre au fond et le morceau de bois aussi; mais, non: le morceau de bois revient sur l'eau.

ADRIEN.

Et la pierre y reviendra-t-elle aussi; mon papa?

M. DE VERTEUIL.

Non, mon ami; la pierre restera toujours au fond de l'eau et le morceau de bois remontera toujours au-dessus. Regardez bien si je pousse avec la main le morceau de bois jusqu'au fond de la jatte;

aussitôt que je ne le retiens plus, il remonte.

A D R I E N.

Oui, cela est vrai, mon papa.

P A U L I N E.

Et la pierre ?

M. DE VERTEUIL.

Si je la retire du fond de la jatte et que je la laisse aller, elle retombe au fond comme auparavant.

A D R I E N.

Oui, je le vois, la pierre ne peut pas rester sur l'eau, et le morceau de bois ne peut pas rester au fond.

M. DE VERTEUIL.

Je vais te mettre tour à tour dans les mains une grosse pierre et un gros morceau de bois : tiens, ce morceau de bois n'est-il pas de la même grosseur que cette pierre ?

A D R I E N.

Oui, mon papa, c'est la même chose.

M. DE VERTEUIL.

Pourrais-tu soulever ce morceau de bois et le tenir dans tes mains ?

ADRIEN.

Je vais essayer, mon papa. (*Il soulève le morceau de bois et le porte.*) Oh ! oui, je suis assez fort pour le tenir.

M. DE VERTEUIL.

Voyons maintenant la pierre.

ADRIEN, *essayant de soulever la pierre.*

Oh non ! mon papa, elle est trop lourde pour moi ; c'est tout ce que je puis faire que de la remuer.

M. DE VERTEUIL.

Te voilà donc bien convaincu par toi-même que la pierre est plus pesante que le bois, quoiqu'elle ne soit pas du même volume ?

ADRIEN.

Oh ! il n'y a pas moyen d'en douter.

M. DE VERTEUIL.

Je vais maintenant jeter la pierre et

le morceau de bois dans ce baquet rempli d'eau.

PAULINE.

Voilà la pierre qui reste au fond, et le morceau de bois qui revient par-dessus.

ADRIEN.

D'où cela vient-il donc, mon papa ?

M. DE VERTEUIL.

C'est que le bois étant plus léger qu'un pareil volume d'eau, monte au-dessus, et que la pierre au contraire, étant plus pesante qu'un pareil volume d'eau, descend au-dessous. Il en est de même des nuages ; les vapeurs dont ils sont formés, sont plus légères que l'air : c'est pourquoi elles cherchent, comme le morceau de bois, à s'élever au-dessus. Mais lorsqu'elles redeviennent de l'eau, cette eau étant plus pesante que l'air, elle doit, comme la pierre, chercher à tomber au-dessous.

ADRIEN.

Mais, mon papa, je croyais, d'après ce que vous m'aviez dit, que les vapeurs étaient toujours de l'eau.

M. DE VERTEUIL.

Oui, en effet, Adrien, elles sont toujours de l'eau, mais non de l'eau seulement. Les vapeurs sont de l'eau mêlée avec de l'air chaud, c'est-à-dire, avec de l'air et du feu. L'air chaud, mêlé avec les vapeurs, fait qu'elles sont plus légères que l'eau seule, comme je vais vous en donner la preuve. (*M. de Verteuil se fait apporter une jatte pleine d'eau de savon, avec un tuyau de paille.*) Regardez bien, mes enfans, je vais prendre un peu d'eau de savon au bout de ce tuyau. Le voilà qui se forme en goutte, et la goutte tombe. Je vais en prendre une autre et souffler dedans, vous verrez la différence. (*Il souffle.*)

PAULINE.

O mon papa, quelle jolie boule ! Elle est de toutes les couleurs.

M. DE VERTEUIL, *secouant la boule du bout de son tuyau.*

Voyez-vous, elle flotte maintenant dans l'air, parce que son poids est à-peu-

près égal à celui d'un pareil volume d'air. Si j'avais pu parvenir à la faire beaucoup plus grosse , au lieu de flotter , elle se serait élevée rapidement comme la fumée , parce qu'elle aurait été beaucoup plus légère qu'un volume d'air pareil au sien.

ADRIEN.

Oh , mon papa ! voilà qui est singulier ; c'est peut-être aussi ce qui fait monter ces grands ballons que nous avons vu s'élever avec des hommes , jusqu'au-dessus des nuages.

M. DE VERTEUIL.

Oui , mon cher Adrien , et je suis charmé que tu aies conjecturé cela de toi-même. Revenons à notre boule de savon , je vais la toucher du bout du doigt ; voyez-vous , mes enfans , elle se brise ; l'air chaud que j'y avais soufflé en sort , et se répand dans la chambre. Mais l'eau et le savon ne sont pas assez légers pour pouvoir se soutenir comme lui ; il faut donc qu'ils retombent , et ils retombent ,

comme vous avez pu le voir , en petites gouttes. Il en arrive de même aux vapeurs dans les nuages. Les vapeurs sont de petites boules d'eau mêlées avec de l'air chaud. Ces boules sont justement , en petit , ce que les boules que je viens de faire sont en grand. Tant que les boules d'eau restent entières , elles flottent en l'air comme font les boules de savon ; mais aussitôt que ces petites boules crèvent , ou parce qu'elles sont poussées trop violemment l'une contre l'autre , ou par quelque autre raison que ce soit , alors l'air chaud qu'elles renferment en sort ; l'eau reste seule , et comme elle est trop pesante pour pouvoir rester en l'air , elle tombe aussitôt , et en tombant elle se rassemble en petites gouttes pareilles à celles que vous voyez à présent tomber. Comprenez-vous maintenant comment se forme la pluie ?

PAULINE.

Oui , oui , mon papa ; et dorénavant quand nous nous mouillerons , nous serons au moins en état de dire pourquoi.

LES SUITES FACHEUSES
DE LA COLÈRE.

MAD. DE CÉLIGNY, AGATHE, sa
fille ; EMILIE, sa nièce ; JUSTINE,
sa femme-de-chambre.

AGATHE.

O H ! venez , maman , dans la chambre de
ma cousine ; tenez , voyez-vous son miroir
tout en pièces , et ici , près de la table , un
grand tas de porcelaines cassées. La pauvre
Emilie en aura bien du chagrin.

MAD. DE CÉLIGNY.

Je n'en sais rien ; Agathe , je vais appe-
ler Justine pour m'en informer. (*Elle
appelle.*) Justine ! Justine !

JUSTINE, en s'avancant.

Que voulez-vous , Madame ?

MAD. DE CÉLIGNY.

Je veux savoir de vous la cause de ce dégât.

JUSTINE , *avec embarras.*

Madame , c'est... Oh ! je n'ose pas vous le dire.

MAD. DE CÉLIGNY.

Ne craignez rien ; parlez : le mal est fait ; est-ce vous qui l'avez causé ?

JUSTINE.

Oh ! non , Madame ; je serais allée vous l'avouer tout de suite. Il faut dire cependant que j'ai donné lieu à ce malheur , par un autre qui m'est arrivé.

MAD. DE CÉLIGNY.

Racontez-moi la chose comme elle s'est passée.

JUSTINE.

La voici , Madame. Tandis que mademoiselle Emilie était à déjeuner avec vous , j'ai voulu mettre en ordre son linge qui était sur le marbre de la commode , au-dessous du miroir. Je ne sais comment cela s'est fait , mais j'ai poussé

un joli pot de fleurs de terre anglaise que mademoiselle Emilie avait acheté hier , et qui était caché sous un plis d'une serviette , en sorte que je ne pouvais pas le voir. Le pot est tombé de dessus la commode , et s'est brisé en mille pièces.

MAD. DE CÉLIGNY.

Et qu'a fait Emilie , lorsque vous lui avez appris cet accident ?

JUSTINE.

Oh ! Madame , elle était dans une si grande fureur , elle m'a tant querellée , que je ne savais où me cacher. D'abord je ne lui ai rien répondu , de peur de la fâcher encore davantage ; mais à la fin , voyant qu'elle ne s'apaisait pas , je n'ai pu m'empêcher de lui dire : Après tout , Mademoiselle , de quoi suis-je coupable ? Pouvais-je deviner qu'un pot de fleurs dût être caché sous une serviette ? Ces paroles n'ont fait que l'enflammer encore plus. Comment donc , impertinente , m'a-t-elle répliqué , allez-vous dire encore que c'est ma faute ? Là-dessus , elle a couru

vers la table ronde pour y prendre un trousseau de clefs ; mais , par la violence de son mouvement , elle a renversé la table ; et toutes les tasses de porcelaine qui étaient dessus sont tombées en pièces sur le plancher. Dans le désespoir où l'a jetée ce nouveau malheur , elle a voulu me lancer le trousseau de clefs à la tête ; heureusement je me suis baissée , les clefs ont volé au miroir , et ont fait tomber la glace en mille morceaux.

MAD. DE CÉLIGNY.

Emilie a bien gagné vraiment à ce beau coup-là ! et qu'a-t-elle dit alors ?

JUSTINE.

Oh ! Madame , je n'en sais rien ; je me suis enfuie de la chambre de toute la vitesse de mes jambes. Dans le premier mouvement , je voulais aller vous porter mes plaintes sur ce mauvais traitement , et vous demander mon congé ; mais j'ai fait ensuite une autre réflexion qui m'a retenue : mademoiselle Emilie a le cœur si bon ! c'est bien dommage qu'elle se

laisse toujours emporter par le premier mouvement de sa colère.

MAD. DE CÉLIGNY.

Oui certes , c'est bien dommage ; ce défaut seul empoisonne toutes ses autres qualités. Avec le meilleur cœur du monde , il lui arrivera tôt ou tard quelque grand malheur , si elle continue de s'abandonner à ses emportemens ; mais je saurai la punir d'une manière qui l'obligera de se corriger. La porcelaine lui appartenait ; elle peut faire comme elle voudra , je ne lui en donnerai pas d'autre à la place ; mais pour ma glace , il faudra bien qu'elle me la paye sans remise ; et , comme elle était fort grande et fort belle , sa bourse s'en souviendra long-temps. Elle aura tout le temps d'apprendre ce que l'on gagne à se livrer à ses violences. Ce n'est pas tout : je vous défends , Justine , de faire la moindre chose pour son service , jusqu'à ce qu'elle soit venue , en ma présence , vous demander amicalement pardon , avec promesse de ne jamais se

comporter envers vous comme elle l'a fait aujourd'hui.

JUSTINE.

Oh ! Madame , il n'est pas nécessaire ; mademoiselle Emilie saura bien d'elle-même faire ses réflexions , et je suis déjà satisfaite.

MAD. DE CÉLIGNY.

Et moi je ne le suis pas ; il faut lui apprendre qu'elle ne doit pas plus vous maltraiter , vous , que toute autre personne. Je ne vous garderai plus à mon service , si vous n'exécutez ponctuellement les ordres que je vous prescris. Emilie ne sera pas venue dans ma maison pour y gâter son caractère. Je répondrais mal à la promesse que je fis à ma sœur , lorsqu'elle me confia , en mourant , son éducation. Mais la voici qui vient : approchez , Emilie.

ÉMILIE, *courant se jeter dans les bras de madame de Céligny.*

Oh ! ma chère tante , je le sais , je mérite tout ce que vous pouvez me dire ; je

suis digne de la plus sévère punition. Quelle était ma folie de me laisser ainsi emporter par ma colère ! Ah ! si vous pouviez savoir combien j'en suis désolée !

MAD. DE CÉLIGNY.

Je le crois , Emilie ; mais le regret vient toujours trop tard , et ne saurait rien réparer ; et si vous aviez atteint Justine à la tête avec vos clefs , et que....

ÉMILIE.

Par pitié , ma chère tante , je vous en conjure , n'en dites pas davantage , vous me percez le cœur ; je ne sais où me cacher de honte et de désespoir. Ma chère Justine , je te demande excuse ; s'il m'arrive jamais de me mettre en colère contre toi et de te dire des injures , tu n'auras qu'à me répondre : Emilie , souvenez-vous du trousseau de clefs ; et je serai bien sûre alors de m'arrêter dans mon emportement. Mais ce n'est pas tout : tiens , ma chère Justine (*lui mettant sa bourse dans la main*) , voici pour te faire oublier la peine que je t'ai causée.

JUSTINE , *essuyant ses yeux.*

Non , mademoiselle , c'est trop ; je n'en ai pas besoin , je ne le prendrai pas.

MAD. DE CÉLIGNY.

Vous pouvez le prendre, Justine ; Emilie a pu vous l'offrir pour vous montrer qu'elle n'épargne rien pour racheter sa faute. Mais cependant elle ne doit pas croire qu'un outrage puisse se payer à prix d'argent. Je suis d'ailleurs charmée qu'elle ait pensé d'elle-même à vous demander excuse , et à vous offrir tous les dédommagemens qui sont en son pouvoir. Si elle y avait manqué , il aurait fallu que je lui en fisse moi-même la leçon. Je lui sais gré de l'avoir prévenue ; cela me prouve qu'elle est pénétrée de regret de la faute qu'elle a commise.

ÉMILIE.

Oh ! oui , ma chère tante , je ne la sens que trop bien.

MAD. DE CÉLIGNY.

En ce cas , je ne t'en dirai pas davan-

tage , et je ne ferai que te livrer à tes réflexions et à tes regrets. Mais toi, ma chère Agathe, reçois une utile leçon du malheur de ta cousine , et vois ce qui arrive lorsqu'on se laisse vaincre par sa colère. Loin de pouvoir se procurer par-là quelque soulagement , on ne fait que s'attirer de nouveaux chagrins , et se précipiter dans un plus cruel embarras. Songe aux remords affreux qui auraient éternellement poursuivi la malheureuse Emilie , si elle avait atteint Justine à la tête avec ses clefs , et qu'elle lui eût emporté un œil. C'est pourquoi , lorsque tu sentiras la colère prête à te saisir , souviens-toi de cette aventure , et cherche à recueillir toutes tes forces pour surmonter à l'instant même ton emportement. Si tu ne t'accoutumes ainsi de bonne heure à prendre de l'empire sur toi-même , tu deviendras le jouet de toutes tes passions ; et , après t'avoir rendue mille fois un objet de risée aux yeux des personnes raisonnables , peut-être en viendront-elles à t'emporter malgré toi dans

des malheurs dont la seule idée fait frémir, et que tu voudrais en vain racheter, chaque jour de ta vie, au prix de tout ton sang.

~~~~~

## LES CINQ SENS.

---

MAD. DE VERTEUIL, PAULINE,  
*sa fille.*

MAD. DE VERTEUIL.

**R**EGARDE bien, Pauline; voici ta poupée qui a, comme toi, des bras, des jambes, une tête, un nez, une bouche. Ta poupée est-elle une chose comme toi? ou crois-tu être une autre chose que ta poupée?

PAULINE.

Oh! il me semble que je suis bien une autre chose, maman.

MAD. DE VERTEUIL.

Quelle différence y a-t-il donc entre vous deux? Que peux-tu faire, par exemple, que ne puisse pas faire ta poupée?

PAULINE.

Voyez , maman , je puis lever ma main , je puis courir , sauter , me tenir sur un pied : et la poupée ne peut rien faire de tout cela.

MAD. DE VERTEUIL.

Tu as raison ; tu peux te mouvoir , et la poupée ne le peut pas. Mais n'as-tu pas vu rouler le charriot de ton petit frère ? il se meut aussi.

PAULINE.

Oui , maman , je le crois bien , lorsque Nanette le tire par-devant , ou le pousse par-derrrière , il faut bien alors qu'il se meuve. Mais moi , je n'ai pas besoin , pour me mouvoir , que l'on me pousse par-derrrière , ou que l'on me tire par-devant. Voyez comme je vais courir et sauter toute seule.

MAD. DE VERTEUIL.

Il est vrai ; le charriot et la poupée ne peuvent pas se mouvoir d'eux-mêmes ; il

faut traîner l'un et porter l'autre. Mais toi, tu peux te mouvoir de toi-même, comme tu veux. Tu peux te lever, t'asseoir, marcher lentement ou courir, comme tu le trouves bon; tu peux faire usage de tes pieds, de tes mains, de ta langue, ainsi qu'il te plaît. Mais, Pauline, ton petit frère ne peut ni parler, ni sauter, ni courir; il a besoin qu'on le porte comme la poupée. N'est-il pas au moins, lui, la même chose qu'une poupée?

PAULINE.

Non, pas tout-à-fait, ce me semble, maman; mon petit frère peut lever la main, remuer la tête, pousser des cris. Et puis les petits enfans deviennent grands, au lieu que ma poupée ne grandira jamais.

MAD. DE VERTEUIL.

Ton observation est très-juste. Mais, Pauline, comment sais-tu que ton petit frère peut faire tout ce que tu viens de dire?

PAULINE.

C'est que je l'ai vu plus d'une fois.

MAD. DE VERTEUIL.

Et avec quoi l'as-tu vu ?

PAULINE.

Avec mes yeux , maman.

MAD. DE VERTEUIL.

Et si tu n'avais pas eu des yeux, aurais-tu pu le voir ?

PAULINE.

Oh non ! sans doute.

MAD. DE VERTEUIL.

Tu n'aurais donc pu savoir alors si ton petit frère est en état de remuer sa tête ou de lever sa main ?

PAULINE.

Non , vraiment , je ne l'aurais jamais su.

MAD. DE VERTEUIL.

Et pourrais-tu savoir quelque chose si tu n'avais pas des yeux ? Saurais-tu , par exemple , ce qui se passe autour de toi ?

PAULINE.

Je ne le crois pas , maman. Je serais alors , comme je suis pendant la nuit , quand je me reveille , et qu'il n'y a pas de lumière. C'est comme s'il n'y avait plus rien dans la chambre.

MAD. DE VERTEUIL.

Il est vrai , c'est la même chose. Mais ferme un instant les yeux , comme cela. Bon. dis-moi maintenant comment est cette table sur laquelle tu es appuyée ? Est-elle tendre ou dure ?

PAULINE.

La table est dure , maman.

MAD. DE VERTEUIL.

Comment sais-tu cela , ma fille ? Tu ne peux pas le voir , puisque tes yeux sont fermés.

PAULINE.

Non , maman , je ne peux pas le voir , sans doute , mais je sais bien que la table est dure quand je la touche.

MAD. DE VERTEUIL.

Ainsi tu peux le savoir par le toucher ,  
sans te servir de tes yeux pour le voir ?

PAULINE.

Oui, maman.

MAD. DE VERTEUIL.

Tu peux donc savoir quelque chose de  
deux manières, par la vue et par le toucher ?

PAULINE.

Cela est vrai, maman.

MAD. DE VERTEUIL.

Ferme encore un peu les yeux , et place  
tes mains derrière le dos. Qu'est-ce que je  
mets sous ton nez ?

PAULINE.

Maman, c'est une rose.

MAD. DE VERTEUIL.

Tu as deviné juste. Mais comment sais-  
tu que c'est une rose , puisque tu ne l'as ni  
vue ni touchée ?

PAULINE.

C'est que j'en l'ai sentie. Rien au monde n'a une si bonne odeur.

MAD. DE VERTEUIL.

Ainsi, ma fille, tu peux savoir encore quelque chose par l'odorat.

PAULINE.

Cela est vrai, maman.

MAD. DE VERTEUIL.

Voilà donc trois moyens par lesquels tu peux savoir quelque chose : la vue, le toucher et l'odorat. (*Pauline entr'ouvre les yeux.*) Non, non, Pauline, je n'ai pas fini. Les yeux encore fermés, s'il te plaît.

PAULINE.

Tenez, maman, je dois vous en avertir ; je tricherais malgré moi.

MAD. DE VERTEUIL.

Comment donc ?

PAULINE.

J'ai beau le vouloir, je ne puis tenir

mes yeux fermés si long-temps ; ils s'ouvrent d'eux-mêmes avant que j'y pense.

MAD. DE VERTEUIL.

Viens , je vais te les bander avec ce mouchoir. De cette manière tu ne pourras plus voir, quand même tu le voudrais. (*Elle lui attache le mouchoir sur les yeux.*) Eh bien ! vois-tu maintenant ?

PAULINE.

Non , maman , je ne vois rien : c'est en bonne conscience. (*Mad. de Verteuil fait signe , sans la nommer , à Henriette , sa fille aînée , qui joue avec son petit frère et sa bonne , à l'autre bout de la chambre , d'approcher doucement.*)

MAD. DE VERTEUIL à *Pauline.*

Tu es bien sûre de ne rien voir ; ce n'est pas tout. Place l'une de tes mains derrière le dos, et bouche-toi le nez de l'autre pour être aussi sûre que tu ne pourras ni toucher ni sentir. Reste comme cela. Voici une visite que je t'an-

nonce. (à *Henriette.*) Avancez, je vous prie; souhaitez le bon jour à Pauline.

HENRIETTE.

Bonjour, Pauline.

PAULINE, *vivement.*

Bonjour, Henriette.

MAD. DE VERTEUIL.

Hé! hé! Pauline! comment sais-tu donc que c'est Henriette qui te souhaite le bon jour?

PAULINE.

C'est que je l'ai entendue, maman. Je reconnais bien la voix de ma sœur, peut-être.

MAD. DE VERTEUIL.

Fort bien. Voici une découverte nouvelle. Tu sais encore quelque chose, non pour avoir vu, touché, ni senti, mais seulement pour avoir entendu; ainsi donc, voilà déjà quatre moyens par lesquels tu peux savoir quelque chose: la vue, le toucher, l'odorat et l'ouïe.

PAULINE.

Vraiment oui, maman. Je suis savante de quatre façons.

MAD. DE VERTEUIL.

Remets-toi comme tu étais tout-à-l'heure. Henriette va, de ses mains, te boucher les oreilles par-dessus le marché. Dans cet état tu ne peux ni voir, ni toucher, ni sentir, ni entendre. Essayons s'il reste quelque autre moyen par lequel tu puisses savoir encore quelque chose.

PAULINE.

Voyons, maman; je vous attends à l'épreuve.

MAD. DE VERTEUIL.

Ouvre la bouche. Qu'est-ce que je viens d'y mettre?

PAULINE, *après avoir goûté.*

C'est de la gelée de groseille.

MAD. DE VERTEUIL.

Et comment le sais-tu?

PAULINE.

Fiez-vous à mon goût, je suis connaisseur.

MAD. DE VERTEUIL.

Ton goût ne t'a point trompée. Ton goût ! mais voilà donc un cinquième moyen par lequel tu peux savoir quelque chose. Pourrais-tu me les nommer ces cinq moyens, ou veux-tu que je te les dise encore une fois ?

PAULINE.

J'aime mieux que vous les disiez, maman, pour les mieux retenir. Moi, je pourrais en laisser égarer quelqu'un ; et, franchement, j'aurais du regret de les perdre.

MAD. DE VERTEUIL, *après avoir débandé les yeux à Pauline.*

Ces cinq moyens par lesquels nous pouvons savoir quelque chose, ou acquérir des connaissances, sont : la vue, le toucher, l'odorat, l'ouïe et le goût. On les appelle les cinq sens.

PAULINE.

Je suis bien aise d'être assurée qu'il ne m'en manque pas un. Je sais très-bien voir , toucher , sentir , ouïr et goûter.

MAD. DE VERTEUIL.

Et ta poupée peut-elle faire quelques-unes de ces choses ?

PAULINE.

Je la défie d'en faire une seule. Je lui donne à choisir.

MAD. DE VERTEUIL.

Voilà donc une grande différence entre vous deux. Ta poupée ne peut ni se mouvoir d'elle-même , ni voir , ni toucher , ni sentir , ni ouïr , ni goûter comme toi. Et sais-tu comment on appelle ceux qui peuvent faire cela ?

PAULINE.

Non , maman.

MAD. DE VERTEUIL.

On les appelle êtres vivans et animés. Ainsi tu es un être vivant et animé , et

la poupée ne l'est pas. Mais dis-moi maintenant , les animaux , comme les chiens , les chats et les oiseaux , sont-ils des êtres vivans et animés ou non ?

PAULINE.

Je crois qu'ils le sont , maman.

MAD. DE VERTEUIL.

Tu as raison de le croire ; car le chat peut se mouvoir de lui-même aussi bien que toi ; et je me doute qu'il sait même courir un peu plus vite et sauter un peu plus haut ; n'est-il pas vrai ?

PAULINE.

Oui , maman ; je lui cède ces avantages.

MAD. DE VERTEUIL.

Et lorsque tu vas à lui en frappant dans tes mains , peut-il entendre le bruit que tu fais ?

PAULINE.

Oh ! il l'entend , sans doute , car il se met aussitôt à fuir.

MAD. DE VERTEUIL.

Et lorsque tu lui fais toucher par derrière ton bâton ?

PAULINE.

Il s'enfuit plus vite encore.

MAD. DE VERTEUIL.

Il est donc sensible au toucher ?

PAULINE.

Oui, maman, je vous assure ; il est fort douillet sur ce point.

MAD. DE VERTEUIL.

Mais, sans le poursuivre, lorsque tu lui montres seulement le bâton, en le menaçant du geste ?

PAULINE.

Il le voit si bien, que bientôt je ne le vois plus lui-même.

MAD. DE VERTEUIL.

Voilà déjà trois sens qu'il possède comme toi ; la vue, le toucher et l'ouïe. Voyons encore s'il a l'odorat et le goût.

PAULINE.

Oh ! je vous en réponds. Il sent de fort loin une fricassée ; et jetez-lui en même temps un morceau de gigot et un bouchon , il en sait très-bien faire la différence.

MAD. DE VERTEUIL.

Il en est de même de tous les autres animaux. Ils peuvent se mouvoir d'eux-mêmes comme ils veulent. Ils peuvent voir , toucher , sentir , ouïr et goûter comme nous. Ils sont donc , comme nous , des êtres vivans et animés. Ta poupée ne peut rien faire de tout cela : ta poupée est donc une chose sans vie , une chose inanimée , ainsi que cette table et ces fauteuils ?

PAULINE.

J'ai donc quelque chose de plus que ces fauteuils, que cette table et que ma poupée. Mais qu'ai-je de plus que le chat ?

MAD. DE VERTEUIL.

Une chose bien précieuse , et dont nous parlerons dans un autre entretien ; une

chose que tu pourrais trouver dans ta question même ; car Minet , de sa vie entière , n'aurait été en état de me faire cette question.

---

~~~~~

LES SENSATIONS.

MAD. DE VERTEUIL, PAULINE,
sa fille.

MAD. DE VERTEUIL.

PAULINE, ferme les yeux, et ne les ouvre pas que je ne te le dise. Fort bien. Pense maintenant à Nanette. N'est-ce pas comme si tu la voyais ?

PAULINE.

Oui, maman ; il me semble la voir en effet.

MAD. DE VERTEUIL.

Et comment la vois-tu ?

PAULINE.

Comme si elle était devant moi , ou plutôt comme si elle était dans ma tête.

MAD. DE VERTEUIL.

Eh bien ! Pauline , lorsque Nanette étant absente , tu la vois cependant comme si elle était dans ta tête ou devant toi , alors tu te représentes ce que l'on appelle une image de Nanette.

PAULINE.

Puis-je maintenant ouvrir les yeux ?

MAD. DE VERTEUIL.

Oui , ma fille. Mais , dis-moi , comme tu viens de penser à Nanette , ne peux-tu pas aussi penser de même à ton petit frère , à ta sœur , à ta poupée , à la maison de ta grand'maman ?

PAULINE.

Oui , sans doute. Je viens de penser à tout ce que vous venez de dire , à mesure que vous le nommiez.

MAD. DE VERTEUIL.

N'est-ce pas comme si tu avais eu tous ces objets devant toi , lorsque tu y pensais ?

PAULINE.

Oui, maman; je les voyais devant moi, quoique j'eusse les yeux ouverts. Pourquoi me les faisiez-vous fermer tout-à-l'heure.

MAD. DE VERTEUIL.

Parce que n'étant point distraite par autre chose, tu devais ne penser uniquement qu'à Nanette, et par conséquent t'en retracer une image plus vive. Tu en as dû aussi mieux remarquer ce qui arrive proprement lorsque l'on pense à quelque chose. Mais tu peux bien y penser, même lorsque tu as les yeux ouverts. Par exemple, pense maintenant à ton petit frère; ne vois-tu pas son image, sans avoir besoin de fermer les yeux?

PAULINE.

Oui, maman; je le vois qui me sourit.

MAD. DE VERTEUIL.

Pense à présent à la table qui est là-bas dans la salle à manger. Ne saurais-tu me dire précisément de quelle couleur elle

est , comme si tu la voyais ? Est-elle noire ou blanche ?

PAULINE.

Ni l'un ni l'autre , maman. Elle est couleur de marron.

MAD. DE VERTEUIL.

Est-elle ronde ou carrée ?

PAULINE.

Elle est ronde.

MAD. DE VERTEUIL.

A merveille. Tu vois donc qu'en pensant à la table tu peux t'en représenter une image, et me dire sa couleur et sa forme aussi bien que si elle était sous tes yeux.

PAULINE.

Il est vrai , maman. Mais comment cela se fait-il ?

MAD. DE VERTEUIL.

Cette table a frappé fortement ta vue ; qui est , comme tu le sais , l'un de tes sens. Cette impression une fois bien faite , suffit

pour te rappeler l'image de la table , toutes les fois que tu y penses.

PAULINE.

Mais , maman , il m'arrive quelquefois de penser à des choses que je n'ai jamais vues. Par exemple , je me figure en ce moment , une poupée deux fois plus grande que la mienne ; je lui donne une belle robe d'or et d'argent , des agraffes de perles et un collier de diamans. Je n'ai jamais réellement vu de poupée de cette taille , ni qui fût aussi bien parée. Comment donc est-ce que je puis me représenter son image ?

MAD. DE VERTEUIL.

Cette explication nous menerait actuellement trop loin. Il suffit que tu conçoives qu'en pensant à une chose que tu as bien vue , tu peux te représenter son image toutes les fois qu'il te plaît. Mais , dis-moi , il t'est souvent arrivé d'entendre un tambour , de sentir une rose , de manger des fraises , de toucher du satin ?

PAULINE.

Oui, sans doute, maman.

MAD. DE VERTEUIL.

Pense au tambour ; qu'est-ce qui t'arrive ?

PAULINE.

Je crois en entendre le bruit.

MAD. DE VERTEUIL.

Et la rose ?

PAULINE.

Je crois en respirer la douce odeur.

MAD. DE VERTEUIL.

Et les fraises ?

PAULINE.

Je crois en goûter. L'eau m'en vient à la bouche.

MAD. DE VERTEUIL.

Et le satin ?

PAULINE.

Je crois en toucher encore. Oh ! comme c'est moëlleux sous mes doigts !

MAD. DE VERTEUIL.

Comprends-tu, Pauline ? Ces objets

ont fait autrefois une vive impression sur tes sens ; le tambour sur ton ouïe , la rose sur ton odorat , les fraises sur ton goût , le satin sur ton toucher. Ces impressions , que l'on appelle sensations , te rappellent , quand tu y penses , chacun des objets , et l'effet qu'il a produit sur toi , à-peu-près comme s'il le produisait encore en ce moment. Mais je crains que ton esprit ne se fatigue. Nous reprendrons une autre fois cet entretien.

PAULINE.

Comme vous voudrez , maman. Soyez pourtant persuadée que je ne me lasse jamais de causer avec vous.

~~~~~

# L'ÂME DES BÊTES.

---

MAD. DE VERTEUIL, PAULINE,  
*sa fille.*

PAULINE.

Voyez, voyez, maman : voilà un petit oiseau qui est couché à terre et qui dort.

MAD. DE VERTEUIL.

Cet oiseau ne dort pas, ma fille. Les oiseaux ne s'étendent jamais ainsi à terre pour dormir. Lorsqu'ils sentent venir le sommeil, ils vont se percher sur une branche, où ils se tiennent fortement accrochés avec les pattes; et, la tête cachée sous l'une de leurs ailes, ils ferment les yeux et s'endorment.

PAULINE.

Que fait donc cet oiseau, maman?

MAD. DE VERTEUIL.

Va le ramasser, et je te le dirai.

PAULINE.

Mais, maman, si j'approche, l'oiseau va s'envoler.

MAD. DE VERTEUIL.

Non, non, Pauline, il ne s'envolera pas, je t'en réponds. (*Pauline va ramasser l'oiseau.*)

PAULINE.

Oh! voyez, maman, il ne sait plus soutenir sa tête branlante, et ses yeux sont fermés.

MAD. DE VERTEUIL.

Tiens, touche son corps; la pauvre bête est encore toute chaude. Ses petites pattes et ses ailes n'ont pas encore perdu leur souplesse.

PAULINE.

Mais, maman, pourquoi ne s'envole-t-il pas?

MAD. DE VERTEUIL.

Te rappelles-tu, Pauline, que je te

disais l'autre jour que les oiseaux, le chat, et tous les animaux sont vivans et animés, parce qu'ils peuvent se mouvoir d'eux-mêmes, et qu'ils sont capables de voir, d'ouïr et de sentir, mais que ta poupée n'est point vivante et animée, parce qu'elle ne peut rien faire de tout cela ?

PAULINE.

Oui, maman, je me le rappelle.

MAD. DE VERTEUIL.

Eh bien ! ma fille, cet oiseau a été vivant et animé, parce qu'il a pu se mouvoir de lui-même, et qu'il était capable d'ouïr, de voir et de sentir aussi bien que les autres oiseaux. Mais à-présent il n'est plus vivant et animé, parce qu'il ne peut plus se mouvoir de lui-même, et qu'il n'est plus capable d'ouïr, de voir ni de sentir. Regarde, je vais le piquer avec une épingle.

PAULINE.

Oh ! maman, si vous alliez lui faire du mal.





*l'Âme des Bêtes.*

## MAD. DE VERTEUIL.

Ne crains rien , ma fille , je ne lui en ferai pas. (*Elle pique l'oiseau en divers endroits avec une épingle.*) Tiens , vois s'il bouge. Il ne sent pas plus que je le pique que ta poupée le sentirait. Si cet oiseau était encore vivant et animé , et que je le piquasse comme je fais maintenant , ou que tu frapasses dans tes mains , ou que tu fisses mine de le chasser avec ton mouchoir , alors il sentirait la piquûre , ou il entendrait le bruit de tes mains , ou il verrait le mouvement de ton mouchoir , et aussitôt il s'envolerait. Ou bien si je le tenais par le bec , comme je le tiens à-présent , nous le verrions se débattre pour chercher à s'échapper ; mais que je le pique de mille coups d'épingle , que tu frappes dans tes mains , ou que tu le menaces de ton mouchoir tant qu'il te plaira , le pauvre oiseau n'en saura rien : il ne peut plus ni voir , ni ouïr , ni sentir.

PAULINE.

Quand est-ce donc qu'il pourra faire encore tout cela , maman ?

MAD. DE VERTEUIL.

Il ne le pourra jamais , Pauline. Lorsqu'un animal cesse d'être une fois vivant et animé , il n'est plus capable de le redevenir. Il ne pourra plus ni chanter , ni manger , ni boire , ni voltiger avec les autres oiseaux.

PAULINE.

Mais , maman , qu'est-ce qui l'en empêche ?

MAD. DE VERTEUIL.

C'est qu'il est mort.

PAULINE.

Et qu'est - ce que c'est que d'être mort ?

MAD. DE VERTEUIL.

Je ne sais , Pauline , si je pourrai venir

à bout de te l'expliquer. Tu vois bien que cet oiseau ne paraît plus être comme dans le temps où il était en vie. Il n'a plus sa tête, son bec, ses pattes et ses ailes comme les autres oiseaux qui voltigent autour de nous.

PAULINE.

Cela est vrai, maman.

MAD. DE VERTEUIL.

Tu peux donc concevoir par-là, Pauline, que, dans le corps d'un oiseau vivant, il doit y avoir quelque chose qui ne se trouve plus dans le corps d'un oiseau mort. Et comme c'est ce qui fait qu'un oiseau vivant peut se mouvoir de lui-même, cela fait aussi qu'un oiseau mort est incapable d'avoir de lui-même aucun mouvement.

PAULINE.

Et cette chose, maman, quelle est-elle ?

MAD. DE VERTEUIL.

Ce qui fait qu'un oiseau vivant peut

se mouvoir de lui-même, et qu'il est aussi capable d'ouïr, de voir et de sentir, est ce que l'on nomme l'ame d'un oiseau. Aussi long-temps que cette ame est dans le corps d'un oiseau, aussi long-temps cet oiseau est vivant et animé, capable de se mouvoir de lui-même, aussi bien que d'ouïr, de voir et de sentir. Mais dès l'instant où l'ame sort du corps de l'oiseau, l'oiseau cesse de respirer, et alors il est mort, c'est-à-dire, incapable d'ouïr, de voir, de sentir et de se mouvoir de lui-même.

PAULINE.

Mais, maman, lorsque l'ame sort du corps de l'oiseau, que devient-elle ?

MAD. DE VERTEUIL.

Je n'en sais rien ; mais je dois penser qu'elle n'est plus dans le corps d'un oiseau, lorsque cet oiseau ne peut plus se mouvoir, et qu'il est incapable d'ouïr, de voir et de sentir. Tiens, regarde, je vais ouvrir les yeux de celui-ci. Passe et

repassa ta main par-devant. Si le pauvre animal vivait encore, il verrait ta main, et chercherait à s'enfuir ; mais à-présent qu'il est mort, il ne voit rien, quoique ses yeux soient ouverts et tournés vers toi. Si j'avais ici une chandelle allumée, tu pourrais la voir reluire dans les yeux de l'oiseau, et malgré cela l'oiseau ne la verrait point. Il faut donc que dans le corps de cet oiseau, lorsqu'il vivait encore, il y ait eu quelque chose qui faisait qu'il voyait par ses yeux ; et cette chose que nous appelons l'ame de l'oiseau, n'étant plus en lui, il ne peut plus voir.

PAULINE.

Ah ! je commence à comprendre, maman.

MAD. DE VERTEUIL.

Veux-tu que j'essaye de te rendre encore cela plus sensible par une comparaison ?

PAULINE.

Si je le veux, maman ! vous ne sauriez me faire plus de plaisir.

MAD. DE VERTEUIL.

C'est comme lorsque tu es dans ta chambre, la fenêtre ouverte, et que tu regardes dans le jardin; aussi long-temps que tu es dans ta chambre et devant la fenêtre, tu peux voir dans le jardin tout ce qui s'y passe; mais si tu sors de ta chambre, pourras-tu voir plus long-temps par la fenêtre?

PAULINE.

Non, sans doute, maman.

MAD. DE VERTEUIL.

Eh bien! ma fille, il en est de même de l'âme de l'oiseau. Aussi long-temps que l'âme est dans le corps de l'oiseau, elle voit par les yeux de l'animal tout ce qui se passe autour de lui, comme tu vois par la fenêtre de ta chambre tout ce qui se passe au-dehors. Mais aussitôt que l'âme de l'oiseau n'est plus dans son corps, alors il ne sert de rien que ses yeux soient ouverts, comme il ne sert de rien que la

fenêtre de ta chambre soit ouverte lorsque tu n'es plus dans ta chambre. Les yeux, ainsi que la fenêtre, sont bien ouverts ; mais il n'y a plus rien qui regarde.

PAULINE.

Il est vrai, maman ; mais si je rentre dans ma chambre , je puis bien voir encore par la fenêtre ?

MAD. DE VERTEUIL.

Oui, sans doute, ma fille ; et l'âme de l'oiseau pourrait encore voir de nouveau par ses yeux, si elle rentrait dans le corps avant qu'il tombât en corruption. Mais voici la différence : tu peux toujours rentrer dans ta chambre lorsque tu veux ; mais lorsque l'âme de l'oiseau est une fois sortie de son corps, elle n'y rentre plus ; et c'est pour cela qu'un oiseau mort ne peut plus rien voir, ni se servir d'aucun autre de ses sens, non plus que se mouvoir de lui-même.

PAULINE.

En est-il de même de nous, lorsque nous mourons ?

MAD. DE VERTEUIL.

Hélas ! oui , ma fille. Mais ce sujet nous conduirait maintenant trop loin. Il faut , d'ailleurs , le réserver pour un temps où tu seras plus en état de comprendre ce que j'aurai à te dire là-dessus.

---

~~~~~

L'HOMME

SUPÉRIEUR AUX ANIMAUX.

MAD. DE VERTEUIL, PAULINE,
sa fille.

MAD. DE VERTEUIL.

PAULINE, nous avons vu l'autre jour que tu avais quelque chose de plus que ta poupée, parce que tu peux te mouvoir de toi-même, que tu peux voir, toucher, sentir, ouïr et goûter, et que ta poupée ne peut rien faire de tout cela. T'en souviens-tu encore ?

PAULINE.

Oui bien, maman.

MAD. DE VERTEUIL.

Mais te souviens-tu aussi que nous

observâmes ensuite que les chiens, les chats, les oiseaux pouvaient se mouvoir d'eux-mêmes, qu'ils pouvaient également voir, toucher, sentir, ouïr et goûter comme nous ?

PAULINE.

Oh ! je ne l'ai pas oublié.

MAD. DE VERTEUIL.

Tu me demandas, à cette occasion, ce que tu avais donc de plus que le chat.

PAULINE.

Oui, je me le rappelle. Et vous, de votre côté, vous me promîtes de me l'apprendre. Je n'en suis pas moins curieuse aujourd'hui que l'autre jour.

MAD. DE VERTEUIL.

Voyons si je pourrai venir à bout de te l'expliquer. Réponds-moi d'abord. Peux-tu faire quelque chose que le chat ne puisse pas faire ?

PAULINE.

Oui, maman. Je puis habiller ma poupée, et le chat ne saurait tout au plus que

la déshabiller à coups de griffes , comme cela lui est arrivé plus d'une fois.

MAD. DE VERTEUIL.

Est-ce-là tout ce que tu peux faire de plus que lui ?

PAULINE.

Non , maman ; je puis jaser avec vous tout le long de la journée , et le chat n'a jamais un mot à vous dire.

MAD. DE VERTEUIL.

Il est vrai : le chat ne saurait parler. Mais , ne te souviens-tu pas , ma fille , que nous vîmes l'autre jour , chez ma sœur , deux perroquets dont on venait de lui faire présent ? Ces perroquets parlent à merveille. On les entend dire très-nettement : Gratte , gratte , Jacquot. As-tu déjeûné , Jacquot ? et plusieurs autres phrases pareilles.

PAULINE.

Il est vrai , maman. Mais ma tante m'assura que ni l'un ni l'autre perroquet

ne savait dire que ce qu'on lui avait appris à force de le lui répéter ; qu'il n'avait jamais que les mêmes paroles au bec , et qu'il donnait toujours la même réponse , quelque question qu'on s'avisât de lui faire ; parce qu'il ne savait pas autre chose , et qu'il ne comprenait rien de ce qu'on lui disait.

MAD. DE VERTEUIL.

Ma sœur avait raison ; hors deux ou trois choses auxquelles on a accoutumé un perroquet , comme tu as accoutumé ta chienne à venir lorsque tu l'appelles , il ne comprend pas une syllabe des discours qu'on lui tient. Mais toi , Pauline , tu entends ce qu'on te demande , tu y fais attention , et , avant d'y répondre , tu réfléchis sur ce que tu dois dire. Lorsque tu as bien réfléchi , ta réponse convient à la question que l'on t'avait faite , et alors on dit que tu as répondu raisonnablement , et qu'ainsi tu as de la raison.

PAULINE.

Oh ! j'entends , au lieu que le perro-

quet ne peut pas réfléchir sur ce qu'il doit répondre , parce que la raison lui manque.

MAD. DE VERTEUIL.

Oui , Pauline , la raison : voilà le mot ; et c'est précisément ce que tu as de plus que le perroquet et le chat.

PAULINE.

Ainsi les animaux n'ont donc pas de raison du tout , maman ?

MAD. DE VERTEUIL.

Ils n'ont qu'une faible intelligence ; que l'on appelle instinct , et qui ne s'étend guère au-delà de ce qu'ils doivent savoir pour veiller à la conservation de leur vie. Par exemple , lorsque tu cries : Minet , minet ! le chat t'entend , et il comprend que tu l'appelles pour lui donner du lait ou quelque chose à manger ; alors il accourt vers toi , il relève sa queue , il te caresse pour que tu lui donnes ce qui lui est nécessaire pour continuer de vivre. De même , lorsque

tu dis : Va-t-en ; il comprend encore que tu le tuerais peut-être , s'il restait d'avantage , et il prend la fuite pour s'empêcher de mourir. Mais c'est-là tout ; il ne peut rien comprendre de plus , quelque chose que tu lui dises ; et il en est à-peu-près de même de tous les autres animaux. Au lieu que les hommes peuvent comprendre tout ce qu'on peut leur dire , et s'entretenir entre eux sur toute sorte de sujets ; et c'est pour cela que les hommes seuls ont proprement de la raison.

PAULINE.

Voilà un grand avantage que nous avons sur les animaux.

MAD. DE VERTEUIL.

Tu en sentiras encore mieux le prix , lorsque ta raison sera plus exercée , c'est-à-dire , lorsque tu seras capable de réfléchir avec plus d'attention.

PAULINE.

Ah ! maman , aidez-moi à réfléchir , je vous en prie.

MAD. DE VERTEUIL.

C'est le principal objet de tous nos entretiens : mais continuons. Nous disions l'autre jour que les oiseaux ont une âme qui fait qu'ils sont vivans et animés, c'est-à-dire, qu'ils peuvent se mouvoir d'eux-mêmes, et qu'ils sont capables d'ouïr, de voir et de sentir. Avons-nous aussi une âme, Pauline, ou n'en avons-nous pas ?

PAULINE.

Je n'en sais rien, maman ; je n'en ai jamais vu.

MAD. DE VERTEUIL.

Ni moi non plus. Mais, ma fille, regarde là-bas ce rideau.

PAULINE.

Oh ! maman, mon petit frère est sûrement là derrière avec Nannette et ma sœur, qui jouent à cache-cache pour l'amuser.

MAD. DE VERTEUIL.

Et comment le sait-tu ? Tu ne les vois pas.

Il est vrai, je ne les vois pas, maman. Mais je pense qu'ils doivent être là derrière, parce que je vois remuer le rideau, comme cela arrive lorsqu'ils jouent à cache-cache.

MAD. DE VERTEUIL.

Tu as raison. Tu ne vois ni ton petit frère, ni Nanette, ni ta sœur; mais au mouvement du rideau, tu peux juger qu'ils sont derrière. Eh bien! Pauline, il en est justement ainsi de nos âmes. Je ne vois point ton âme ni la mienne, mais je vois que tu vis, et que tu peux te mouvoir de toi-même. Or, nous avons vu l'autre jour, par l'exemple de l'oiseau mort, qu'un corps ne peut pas se mouvoir de lui-même, lorsqu'il n'y a pas au-dedans une âme qui lui donne le mouvement. Ainsi, je puis maintenant juger, par le mouvement de ton corps, qu'il doit y avoir une âme qui le fasse mouvoir, quoique je ne voie pas ton âme elle-même, comme à présent tu juges

que ton frère , ta sœur et Nannette sont derrière le rideau , quoique tu ne les voyes pas , parce que tu vois remuer le rideau de la même manière que ton frère et ta sœur ont coutume de le faire , lorsqu'ils jouent à cache-cache avec Nannette.

PAULINE.

J'ai donc une ame ? maman. Et qu'est-ce que mon âme , s'il vous plaît ?

MAD. DE VERTEUIL.

Je ne puis pas te le dire , ma fille , puisque je ne le sais pas moi-même. Je sais seulement qu'elle doit être tout autre chose que le corps ; car un corps , lorsqu'il n'y a pas une âme au-dedans , ne peut pas du tout se mouvoir , comme tu l'as vu dans l'oiseau mort. Mais une âme peut bien se mouvoir elle-même , elle peut aussi mouvoir , comme elle veut , le corps qu'elle anime. Ainsi l'ame doit être tout autre chose que le corps , puisque l'ame seule a de l'action , et que le corps n'en a point sans son ame. Un oi-

seau , tant qu'il est vivant , c'est-à-dire , tant que son ame l'anime , peut voler et se reposer , manger , boire , chanter et faire ce qu'il veut. Mais l'oiseau mort , parce que son ame ne l'anime plus, ne peut rien faire de cela , et il reste sans mouvement , comme tu l'as vu l'autre jour.

PAULINE.

Il est vrai , maman , le pauvre oiseau ne remuait plus.

MAD. DE VERTEUIL.

Et n'était-il pas aussi insensible qu'il était immobile ?

PAULINE.

Oh ! sans doute ; car nous l'avons piqué avec une épingle , sans qu'il le sentît et qu'il en sût rien.

MAD. DE VERTEUIL.

Cela venait de ce que son ame n'était plus en lui. Un corps ne peut rien sentir de lui-même , ni avoir connaissance de rien. C'est proprement l'ame qui sent , et qui a connaissance de tout ce qui se

passe autour d'elle. C'est elle qui donne
 aux animaux la faible intelligence dont ils
 sont susceptibles , et que l'on nomme ins-
 tinct ; c'est elle qui donne aux hommes une
 intelligence supérieure que l'on nomme
 raison. Elle seule rend le corps vivant , et
 capable de toucher , d'ouïr , de voir , de
 sentir , de goûter , de se mouvoir de lui-
 même , ou plutôt c'est elle qui touche
 par toutes ses parties , qui entend par ses
 oreilles , qui voit par ses yeux , qui sent
 par son nez , qui goûte par sa bouche , et
 qui le meut à son gré , soit tout entier ,
 soit seulement dans tel de ses membres
 qu'il lui plaît ; sans ton ame enfin , tu
 n'aurais pu ni comprendre ce que je viens
 de te dire , ni sentir combien cette intel-
 ligence te met au-dessus des animaux.

PAULINE.

Si c'est mon ame aussi qui fait que
 je vous aime , maman , que je dois ren-
 dre graces au ciel de me l'avoir donnée !

~~~~~

# IMAGINATION.

---

MAD. DE VERTEUIL, PAULINE,  
*sa fille.*

[MAD. DE VERTEUIL.

**R**EGARDE bien, Pauline, je vais ouvrir ce tiroir. Qu'y a-t-il dedans ?

PAULINE.

Un ruban blanc, avec des raies rouges et de petites fleurs entre les raies. Oh qu'il est joli !

MAD. DE VERTEUIL.

Ferme à présent les yeux. Ne peux-tu pas encore te présenter ce qu'il y a dans le tiroir ?

PAULINE, *les yeux fermés.*

Pardonnez - moi, maman ; un ruban blanc avec des raies rouges. C'est comme si je voyais encore les petites fleurs.

MAD. DE VERTEUIL.

Tu vois ce ruban à-peu-près comme tu verrais dans le miroir ta poupée, si elle était placée derrière toi, en sorte que tu ne pusses la voir autrement. Alors tu ne verrais pas la poupée elle-même, pas plus que tu ne vois à présent le ruban lui-même, tu verrais seulement dans le miroir une représentation ou une image de la poupée. Essayons. Ouvre les yeux, je vais mettre ta poupée derrière toi sur cette table. Peux-tu voir la poupée elle-même, en restant comme tu es, sans te retourner?

PAULINE.

Non, maman.

MAD. DE VERTEUIL.

Je vais maintenant placer devant toi un miroir : jettes-y les yeux.

PAULINE.

Maintenant je vois-très-bien la poupée.

MAD. DE VERTEUIL.

C'est-à-dire, que tu vois dans le miroir la représentation ou l'image de la poupée.

N'est-ce pas à-peu-près comme tu voyais tout-à-l'heure dans ta tête la représentation ou l'image du ruban blanc avec des raies rouges et de petites fleurs ?

PAULINE.

Il est vrai, maman. Est-ce donc qu'il y a dans ma tête un miroir où je vois le ruban ?

MAD. DE VERTEUIL.

Non, ma fille ; il n'y a pas de miroir dans ta tête, et voici quelle est la différence. Dans le miroir tu ne peux voir que les images des choses que tu lui présentes effectivement. Si tu veux te voir dans la glace, il faut te présenter devant elle. Si tu veux y voir ta poupée, il faut nécessairement que tu la lui présentes ; n'est-il pas vrai ?

PAULINE.

Oui, sans doute, maman.

MAD. DE VERTEUIL.

Mais ton ame peut très-bien se représenter l'image des choses qui ne sont ni près de toi, ni devant toi, ni dans les en-

vions. Par exemple , qui est-ce qui pend dans ta chambre contre le mur , entre la fenêtre et le lit ?

PAULINE.

C'est votre portrait , maman , et celui de mon papa.

MAD. DE VERTEUIL.

Tu peux te représenter ces portraits tout aussi bien que tu te représentais le ruban tout-à-l'heure.

PAULINE.

Oui bien , maman.

MAD. DE VERTEUIL.

Et cependant ces portraits ne sont pas devant toi , mais dans une autre chambre. Allons encore plus loin. Qu'est-ce qui pendait à cet arbre sous lequel nous restâmes l'autre jour si long-temps à parler dans le jardin de ta grand'maman ?

PAULINE.

C'était de belles pêches qui allaient bien-tôt mûrir.

MAD. DE VERTEUIL.

Et comment étaient ces pêches ?

PAULINE.

Elles étaient blanches; mais elles commençaient à prendre un bel incarnat.

MAD. DE VERTEUIL.

Tu vois, par-là, Pauline, qu'il en est tout autrement de ton ame que du miroir. Le miroir ne peut représenter que ce qui est réellement devant lui, au lieu que ton ame peut se représenter tout ce qu'elle veut, quelque loin que l'objet puisse être de toi.

PAULINE.

Cela est vrai, maman.

MAD. DE VERTEUIL.

Veux-tu maintenant que je te dise comment on appelle cette faculté qu'a notre ame de pouvoir se représenter ainsi les objets?

PAULINE.

Oui, maman, vous me ferez plaisir.

MAD. DE VERTEUIL.

Cette faculté s'appelle imagination.

~~~~~

MÉMOIRE.

MAD. DE VERTEUIL, PAULINE,
sa fille.

MAD. DE VERTEUIL.

Pourrais-tu me dire, Pauline, ce que tu fis hier chez ta tante ?

PAULINE.

Oui bien, maman; nous allâmes, avant le dîner, visiter les pigeons, les poules et la volière; et l'après-midi, nous courûmes dans une jolie cariole tout le long du bosquet.

MAD. DE VERTEUIL.

Pourrais-tu aussi me dire ce que tu fis la semaine dernière chez ta grand'maman, le jour que ton oncle et ta tante y étaient allés dîner.

PAULINE.

Oh ! oui , maman. Nous fûmes promener sur la rivière dans un petit bateau. Oh ! ce fut un grand plaisir !

MAD. DE VERTEUIL.

Fort bien , Pauline , tu as retenu tout cela à merveille. Tu vois par-là que ton ame a la faculté de pouvoir se représenter tout ce que tu as fait. Et qu'arriva-t-il lorsque nous voguions dans le petit bateau , et qu'il nous fallut passer sous un pont ?

PAULINE.

La poulie où passait la corde qui tenait la voile vint à tomber dans l'eau. Mon papa , mon oncle et mon cousin la cherchèrent long-temps , mais ils ne purent pas la trouver. Et alors il fallut retourner vers la maison , parce que l'on ne pouvait plus hisser la voile.

MAD. DE VERTEUIL.

Ton récit est fort exact. Voilà bien toutes les circonstances de cet accident. Tu vois encore par-là , ma fille , que ton

ame a la faculté de pouvoir se représenter tout ce qui s'est passé sous tes yeux , comme ce que tu as fait toi-même.

PAULINE.

Il est vrai , maman.

MAD. DE VERTEUIL.

Et sais-tu comment s'appelle cette faculté de notre ame ?

PAULINE.

N'est-ce pas , maman , ce qu'on nomme la mémoire ?

MAD. DE VERTEUIL.

Oui , Pauline.

PAULINE.

N'est-ce pas elle aussi qui fait que je me souviens de ce qu'on m'a dit ou de ce que j'ai lu ?

MAD. DE VERTEUIL.

C'est elle - même. Mais , Pauline , te rappelles-tu tout ce qui se dit à la table de ta grand'maman ? Te souviens-tu , par exemple , de ce que ta tante raconta au sujet d'un certain petit garçon ?

PAULINE.

Non , maman, je ne m'en souviens plus.

MAD. DE VERTEUIL.

Tu étais cependant présente lorsque ta tante fit ce récit ; tu le compris même fort bien, puisque tu te mis à rire. Il y a mieux, c'est que le soir à ton retour , tu racontas cette histoire à Nannette. Elle était donc alors dans ta mémoire ?

PAULINE.

Cela peut être , maman ; mais à présent je ne m'en souviens plus du tout ; il faut que je l'aie oubliée.

MAD. DE VERTEUIL.

Essayons si je pourrai parvenir à rendre à ton ame la faculté de se représenter cette histoire, comme elle l'avait le soir où tu racontas l'histoire à Nannette.

PAULINE.

Oh ! voyons , voyons , maman ?

MAD. DE VERTEUIL.

Ta tante ne dit-elle pas que le petit garçon était allé se promener dans une

prairie, et qu'il courait après des papillons ? Penses-y bien : que lui arriva-t-il alors ?

PAULINE.

Alors..... alors..... Oh ! maman, je me rappelle à présent le reste de l'histoire. Comme il ne regardait pas à ses pieds, il arriva au bord d'un fossé, et il roula jusqu'au fond. Son papa eut toutes les peines du monde à le retirer, il ne le reconnaissait plus sous le masque de boue qu'il avait sur le visage.

MAD. DE VERTEUIL.

Voilà précisément toute l'histoire. Je n'ai pas eu de peine à remettre ton ame en état de se la représenter, parce qu'il n'y a pas long-temps que tu l'as entendue. Mais si dans quelques années je cherchais à te la rappeler, tu ne t'en souviendrais peut-être plus, ou je l'aurais oubliée moi-même.

PAULINE.

Cela peut être, maman ; mais au moins suis-je bien sûre de n'oublier de ma vie la bonté que vous avez de m'instruire.

RAISONNEMENT,
JUGEMENT.

MAD. DE VERTEUIL, PAULINE,
sa fille.

MAD. DE VERTEUIL.

PAULINE, saurais-tu bien me dire ce que c'est que la raison? Je te l'ai déjà expliqué.

PAULINE.

Oui, maman. C'est..... c'est..... Je ne puis pas bien l'exprimer, mais je le sens. Par exemple, j'ai de la raison, et les animaux n'en ont point.

MAD. DE VERTEUIL.

Pour mieux te rappeler ce que l'on entend proprement par raison, je te dirai que tu montres de la raison, lorsque

tu comprends bien ce que je te dis , et que tu répons à propos. Tu montres aussi de la raison , lorsque , dans toutes les occasions qui se présentent , tu réfléchis sur ce que tu dois faire. Veux-tu que je t'en donne un exemple ?

PAULINE.

Je le veux bien , maman.

MAD. DE VERTEUIL.

Supposons que tu aies en ce moment la fantaisie de te promener dans la rue. La première chose que tu aies à faire est de descendre dans la rue , n'est-il pas vrai ?

PAULINE.

Oh ! il n'est rien de plus sûr.

MAD. DE VERTEUIL.

Il faut donc commencer par réfléchir sur ce que tu dois faire pour aller dans la rue.

PAULINE.

Cela est juste encore.

MAD. DE VERTEUIL.

Nous sommes ici près d'une fenêtre

qui est ouverte, et qui donne sur la rue. Par cette fenêtre, il est aisé d'aller dans la rue, lorsqu'on le veut. Tiens, regarde : je vais y jeter ce morceau de papier, il y est déjà. On peut donc aller dans la rue en passant par la fenêtre, et il n'y a pas de chemin plus court.

PAULINE.

J'en conviens.

MAD. DE VERTEUIL.

Ce chemin n'est cependant pas le seul ; il en est encore un autre. Près de la porte de la chambre, il y a un escalier qui descend dans la cour ; puis en traversant la cour, on arrive à la porte de la maison qui s'ouvre sur la rue. Laquelle de ces deux manières te paraît la meilleure ?

PAULINE.

Mais, maman, je ne puis pas aller par la fenêtre.

MAD. DE VERTEUIL.

Pourquoi non, puisqu'elle est ouverte ? Tu pourrais y sauter toi-même, où je pourrais t'y jeter, comme j'ai jeté tout-à-

l'heure le chiffon de papier. Et certainement en prenant ce chemin , tu serais beaucoup plus promptement dans la rue , que si tu y allais par l'escalier , la cour et la porte de la maison.

PAULINE.

Mais , maman , je tomberais , si vous me jetiez par la fenêtre.

MAD. DE VERTEUIL.

Oui , vraiment , Pauline ; il y a même à parier que tu te casserais la jambe. Alors tu serais bien dans la rue , mais tu ne pourrais pas t'y promener. Il faudrait te porter dans ton lit , où tu resterais couchée pendant six semaines , sans pouvoir remuer. Tu peux maintenant me dire lequel vaut le mieux , d'aller très-promptement dans la rue par la fenêtre , en te cassant une ou deux jambes , ou d'y aller beaucoup plus lentement par l'escalier et par la cour , en conservant tous tes membres entiers ?

PAULINE.

Il n'est pas difficile de choisir , maman ;

il vaut mieux prendre le chemin le plus long.

MAD. DE VERTEUIL.

Et pourquoi , ma fille ?

PAULINE.

C'est que , si , pour arriver plutôt dans la rue , il fallait me casser la jambe , que me servirait d'y être arrivée , puisque je ne pourrais pas m'y promener ?

MAD. DE VERTEUIL.

Ta réflexion est fort juste, Pauline. Mais sais-tu ce que nous venons de faire tout en causant ?

PAULINE.

Non , maman , je l'ignore.

MAD. DE VERTEUIL.

Nous avons fait usage de notre raison , pour rechercher quel était le meilleur moyen d'aller dans la rue , ou d'y sauter par la fenêtre , ou d'y descendre par l'escalier ; et nous avons trouvé que le dernier moyen était le meilleur. Veux-tu que je te dise comment nous y sommes parvenues ?

PAULINE.

Cela me fera plaisir , maman.

MAD. DE VERTEUIL.

Nous avons d'abord recherché quels sont les avantages et les inconvéniens de chacune de ces deux manières d'aller dans la rue , d'y sauter par la fenêtre , ou d'y descendre par l'e calier. Cette recherche nous a conduites à trouver que l'avantage de sauter par la fenêtre était que l'on arrivait beaucoup plutôt dans la rue ; mais que l'inconvénient attaché à ce moyen était que l'on risquait de se casser la jambe. L'inconvénient , au contraire , de descendre dans la rue par l'escalier , était que l'on restait plus long-temps en chemin ; mais on y trouvait en revanche cet avantage , que l'on ne courait pas le danger d'avoir une jambe cassée. N'est-ce pas , ma fille , ce qui s'est passé dans notre esprit ?

PAULINE.

Oui , maman ; j'en répons pour le mien.

MAD. DE VERTEUIL.

Après que nous avons eu trouvé ces avantages et ces inconvéniens , nous les avons comparés les uns avec les autres , et nous avons dit : Qui vaut le mieux , d'arriver un peu plus vite dans la rue , et de nous casser la jambe , ou d'être un peu plus long-temps en chemin , et de conserver notre corps tout entier ? Après cette comparaison , nous avons porté un jugement ; c'est qu'il valait mieux rester plus long-temps en chemin , et qu'ainsi nous devions aller dans la rue , non par la fenêtre , mais par l'escalier et la cour. Comprends-tu cela ?

PAULINE.

Oui , maman.

MAD. DE VERTEUIL.

Eh bien ! ma fille , lorsqu'on examine ainsi dans une chose ses inconvéniens et ses avantages , et qu'on les compare ensemble , pour se décider sur le parti qu'il faut prendre , cette opération s'appelle raisonnement , et la conclusion qu'on en

tire s'appelle jugement. Veux-tu que je te donne un autre exemple d'un raisonnement et d'un jugement ?

PAULINE.

Oh ! maman , vous me ferez grand plaisir.

MAD. DE VERTEUIL.

Tu sais bien que les deux perroquets de ta tante disent certains mots à-peu-près comme des créatures humaines , de manière que l'on pourrait s'y tromper ?

PAULINE.

Oui , maman.

MAD. DE VERTEUIL.

Suppose maintenant que nous soyons devant la salle à manger de ta tante , et que nous y entendions parler à travers la porte qui est fermée : comment penses-tu que nous devons faire pour juger , sans entrer dans cette pièce , si ce sont les perroquets qui parlent , ou si ce sont les deux servantes ?

PAULINE.

Ne pourrions-nous pas les reconnaître à la voix ?

MAD. DE VERTEUIL.

Ce moyen ne serait pas infallible , puisque nous sommes convenues tout-à-l'heure que les perroquets savent si bien imiter la voix humaine , que l'on peut s'y méprendre.

PAULINE.

Il est vrai.

MAD. DE VERTEUIL.

Il nous faut donc chercher un autre moyen plus sûr.

PAULINE.

Oh ! voyons.

MAD. DE VERTEUIL.

Cherche dans ta tête. Quel est celui que tu imaginerais , en supposant toujours qu'il nous soit interdit d'entrer dans la pièce où l'on parle ?

PAULINE.

En vérité, maman, je n'en sais rien.

MAD. DE VERTEUIL.

Et si nous écoutions ce que l'on dit ? Tu sais que les perroquets, suivant ton expression, n'ont jamais que les mêmes paroles au bec.

PAULINE.

Oui, maman.

MAD. DE VERTEUIL.

Ainsi donc, si nous prêtions l'oreille à ce que l'on dirait dans la salle à manger, et que nous entendissions constamment : Gratte, gratte, Jacquot. As-tu déjeûné, Jacquot ? Qui pourrions-nous soupçonner de dire ces paroles ?

PAULINE.

Les perroquets, maman.

MAD. DE VERTEUIL.

Tu as raison. Les perroquets peuvent dire ces paroles, et ils les disent continuellement. Il y a tout lieu de croire que

les servantes ne s'occuperaient pas à se dire sans cesse l'une à l'autre : Gratte , gratte , Jacquot. As-tu déjeuné , Jacquot ? Car cela n'est pas trop amusant , n'est-il pas vrai ?

PAULINE.

Non , certes , maman.

MAD. DE VERTEUIL.

Mais si nous entendions dire : Marie , as-tu compté les couverts ? — Non , Fanchette , je ne les compterai qu'après avoir plié la nappe : si nous entendions encore une suite de propos de ce genre , concernant le ménage , pourrions-nous les attribuer de même aux perroquets ?

PAULINE.

Non , maman. Il vaudrait mieux penser que ce sont les servantes qui parleraient ainsi.

MAD. DE VERTEUIL.

C'est ce que nous penserions en effet , et nous aurions employé notre raison à faire un raisonnement et à porter un jugement ;

car nous aurions comparé ce que disent ordinairement les perroquets avec ce que les servantes peuvent se dire en faisant leur ménage ; et cette comparaison nous aurait conduites à juger , par la nature des discours , si ce sont les perroquets ou les servantes qui les auraient tenus.

PAULINE.

Je vous remercie , maman , de m'avoir appris l'usage de ma raison. Je m'en servirai pour raisonner , à moi seule , sur tout ce que je pourrai voir ou entendre ; et je viendrai ensuite vous consulter sur le jugement que j'en aurai porté.

LIBERTÉ, VOLONTÉ.

MAD. DE VERTEUIL, PAULINE,
sa fille.

PAULINE.

MAMAN, je viens de serrer proprement toutes mes petites affaires, comme vous me l'aviez ordonné. Il n'y a plus rien qui traîne dans ma chambre. Que vais-je faire à-présent ?

MAD. DE VERTEUIL.

Tu peux aller travailler dans ton jardin, ou t'amuser à jouer avec ta grande poupée. Lequel de ces deux amusemens te plaît davantage ? Je te laisse entièrement la liberté de choisir.

PAULINE.

Je crois, maman, que j'aurai plus de plaisir à jouer avec ma poupée.

MAD. DE VERTEUIL.

A la bonne heure. Mais il y a longtemps, ce me semble, que tu n'as travaillé dans ton jardin. Je viens d'y jeter tout-à-l'heure un coup-d'œil en passant, et j'ai cru voir qu'il y avait une quantité de mauvaises herbes. Les fleurs me paraissent aussi languir sur leurs tiges. Sûrement tu auras laissé passer quelques jours sans les arroser.

PAULINE.

Il est vrai, maman; vous m'en faites souvenir.

MAD. DE VERTEUIL.

Les fleurs souffrent beaucoup de la chaleur et de la sécheresse. Ne serait-il pas à propos d'aller à leur secours?

PAULINE.

Oh! elles peuvent attendre encore, au lieu que ma poupée meurt d'envie d'essayer son tablier neuf. Il faut que je voye s'il lui va bien.

MAD. DE VERTEUIL.

Tu es la maîtresse, comme je te l'ai dit;

de satisfaire là dessus ta fantaisie , mais je ne te demande qu'un moment de réflexion. Si tu laisses épuiser ton jardin par les mauvaises herbes , si tu négliges de l'arroser , les fleurs seront demain encore plus languissantes qu'elles ne le sont aujourd'hui. Demain au matin , tu le sais , nous partons de bonne heure pour aller passer la journée chez ta grand'maman , nous n'en reviendrons que dans la nuit. Mais si tes fleurs manquent d'eau pendant deux jours encore , elles seront peut-être après demain dans un état si triste , que toute l'eau du réservoir ne saurait plus les ranimer.

PAULINE.

Oh ! ce serait bien dommage.

MAD. DE VERTEUIL.

Et puis ton jardin restera dépouillé pendant six semaines , jusqu'au temps des fleurs de l'automne ; car tu sais bien ce que ton papa vous a dit , en vous donnant à chacun un petit coin de terre : celui qui négligera son jardin , et qui laissera

périr ses fleurs , n'en aura plus de toute la saison.

PAULINE.

Il est vrai , maman.

MAD. DE VERTEUIL.

Or , maintenant , qui vaut le mieux , à ton avis , ou d'avoir un moment de plaisir à jouer avec ta poupée , et d'éprouver ensuite pendant six semaines le chagrin de ne voir que de mauvaises herbes dans ton jardin ; ou bien de laisser une heure ou deux ta poupée , avec laquelle tu peux jouer tous les jours , et d'aller travailler dans ton jardin , afin de jouir pendant tout le reste de l'été , du plaisir de le voir orné des plus belles fleurs ?

PAULINE.

De la manière dont vous me présentez les choses , maman , il me semble qu'il n'y a pas trop à balancer.

MAD. DE VERTEUIL.

Je le crois aussi.

PAULINE.

Allons , mon parti est pris ; je vais descendre tout de suite dans mon jardin.

MAD. DE VERTEUIL.

Cela sera fort bien fait. Mais attends encore un moment , Pauline. Il faut d'abord que tu remarques avec moi ce que nous venons de faire. Prête-moi toute ton attention.

PAULINE.

Voyons , maman , je vous écoute.

MAD. DE VERTEUIL.

Ne venons-nous pas de raisonner sur ta poupée et sur ton jardin , comme nous raisonnâmes hier sur la fenêtre et sur l'escalier ? N'avons-nous pas examiné les avantages et les inconvéniens de jouer avec ta poupée , ou d'aller travailler dans le jardin , pour trouver lequel des deux était le meilleur à faire ?

PAULINE.

Il est vrai , maman ; je n'y pensais pas.

MAD. DE VERTEUIL.

Et que viens-tu de faire en disant qu'il

était mieux d'aller travailler dans ton jardin que de jouer avec ta poupée ?

PAULINE.

Je m'en souviens , maman ; c'est un jugement que j'ai porté.

MAD. DE VERTEUIL.

A merveille , ma fille ; mais lorsque tu as dit ensuite : Allons , mon parti est pris , je vais descendre tout de suite dans mon jardin.

PAULINE.

Vous ne m'avez pas encore appris , maman , comment cela s'appelle.

MAD. DE VERTEUIL.

Je te le dirai tout-à-l'heure. Réponds-moi d'abord. N'est-ce pas de toi-même que tu t'es décidée à aller travailler dans ton jardin ?

PAULINE.

Oui , maman.

MAD. DE VERTEUIL.

Quoique tu aies pris ce parti , parce qu'il te semblait le meilleur à suivre ,

n'étais-tu pas libre de donner à l'autre la préférence dans ton ame ?

PAULINE.

Oui , maman ; j'en étais la maîtresse.

MAD. DE VERTEUIL.

Eh bien ! Pauline ; ce pouvoir qu'a notre ame de se décider à son choix entre deux ou plusieus partis à suivre , se nomme liberté ; et l'opération par laquelle notre ame se décide à suivre l'un de préférence , se nomme volonté.

PAULINE.

Je vous remercie , maman , de cette petite instruction. Je tâcherai de la bien retenir.

MAD. DE VERTEUIL.

Viens me donner un baiser , et ne perds pas un moment pour aller travailler dans ton jardin.

FABLE, CONTE, HISTOIRE.

MAD. DE VERTEUIL, PAULINE,
sa fille.

MAD. DE VERTEUIL.

PAULINE, lorsque tu joues avec ta poupée, ne t'arrive-t-il pas quelquefois de lui parler comme si tu étais sa gouvernante, et comme si elle pouvait entendre tes discours ?

PAULINE.

Oui, maman.

MAD. DE VERTEUIL.

Et ne fais-tu pas ensuite comme si elle te répondait, et qu'elle refusât de suivre les sages instructions que tu lui donnes ? N'es-tu pas souvent venue me dire : Maman, la poupée crie et ne veut pas être sage, elle ne fait rien de ce que je lui

dis ; ou bien : La poupée est sage à présent ; elle promet de ne plus crier. Tu sais fort bien cependant que la poupée ne peut être ni sage ni méchante , et qu'elle ne peut ni crier , ni te donner sa parole d'honneur.

PAULINE.

Il est vrai , maman ; aussi est-ce pour badiner que je dis cela.

MAD. DE VERTEUIL.

Je me mets quelquefois moi-même de la partie , et je dis à la poupée : Mon enfant , je vous prie d'être moins turbulente ; vos criailleries rompent la tête à votre maman. Si vous continuez à faire du bruit , je serai obligée de vous mettre en pénitence dans ce coin. Une autre fois je lui dis : Ma chère enfant , ne cesserez-vous jamais d'être opiniâtre ? Votre devoir est d'être docile et soumise. Allons , il ne faut pas pleurer , mordre vos lèvres et laisser tomber la tête sur votre épaule. Tu sens à merveille que , malgré les discours que je tiens à la poupée , je suis

bien persuadée qu'elle n'entend , ni ne peut rien faire de tout cela ?

PAULINE.

Oh ! sans doute , maman ; et vous ne le faites que pour jouer avec moi.

MAD. DE VERTEUIL.

C'est bien un de mes motifs , ma chère fille ; mais j'en ai encore un autre plus sérieux. Ne devines-tu pas ?

PAULINE.

Non , maman.

MAD. DE VERTEUIL.

C'est que je veux , tout en jouant , t'apprendre ce que tu dois faire , et ce que tu dois éviter. Par exemple , lorsque je dis à la poupée que ses cris m'étourdissent , et que je la menace de la mettre en pénitence dans un coin , c'est pour amener dans ton esprit cette réflexion : si je crie , je romprai la tête à maman , et je serai mise en pénitence.

PAULINE.

Voilà un fort bon moyen , en effet.

MAD. DE VERTEUIL.

Et lorsque je dis au chat : Minet, fi ! que c'est vilain d'être méchant ! Il ne faut pas égratigner , parce qu'on vous a fait un peu de mal , sans le vouloir , en jouant avec vous , autrement personne ne voudrait plus jouer , et on vous laisserait bouder tout seul à l'écart comme un chat sauvage. Tu sens bien que le chat n'entend pas mieux mon discours que la poupée ?

PAULINE.

Oh ! non , certes.

MAD. DE VERTEUIL.

Mais pour quelle raison penses-tu que je dise cela au chat ?

PAULINE.

Je crois le deviner , maman ; c'est pour m'apprendre , par ricochet , que je ne dois ni pincer , ni égratigner , ni battre , lorsque par hasard , en jouant , on m'a un peu blessée , parce que je ne trouverais plus personne pour jouer avec moi.

MAD. DE VERTEUIL.

Tu l'as fort bien deviné. Ainsi quand je dis ensuite : Minet devrait avoir bien du regret de s'être si mal comporté ; il devrait demander pardon , et promettre de n'être plus si méchant à l'avenir ; ce n'est pas que j'aye l'espérance de voir le chat profiter de cet avis : c'est pour t'apprendre indirectement , à toi-même , ce que tu devrais faire en pareille circonstance.

PAULINE.

Oh ! je sens bien la leçon , maman.

MAD. DE VERTEUIL.

Lorsqu'on veut instruire en jouant , les enfans et même les hommes sur ce qu'ils doivent faire ou éviter , on leur dit que dans telle occasion tels ou tels animaux ont agi de telle ou telle manière. On ne leur dit pas cela pour leur faire accroire que cela soit effectivement arrivé , parce que le plus souvent ce sont des choses que tout le monde sait bien que les bêtes ne peuvent pas faire , mais

seulement pour leur montrer ce qui est bien ou mal, et quelles sont ordinairement les suites de telle ou telle action.

PAULINE.

Cela n'est pas mal imaginé, au moins.

MAD. DE VERTEUIL.

Afin de rendre l'instruction plus claire et la leçon plus frappante, on a soin d'arranger son récit de façon qu'il arrive justement aux animaux ce qui arriverait aux enfans ou aux hommes, s'ils agissaient de la même manière que l'on a fait agir les animaux. Ce récit ou cette narration, on l'appelle une fable. Veux-tu que je t'en donne un exemple?

PAULINE.

Vous me ferez grand plaisir, maman.

MAD. DE VERTEUIL.

Pour te mettre en état de bien comprendre la fable que je vais te raconter, il faut d'abord te dire qu'il y a des pays où l'on rencontre dans les forêts des bêtes sauvages, tels que des loups, des tigres, des ours, des léopards et des lions.

PAULINE.

Oh ! oui , maman ; j'en ai déjà vu dans mes estampes.

MAD. DE VERTEUIL.

Ces animaux sont formés en grand , justement comme tu les as vus représentés en petit. Ils mangent tous les autres animaux qu'ils peuvent attraper ; c'est pour cela qu'on les appelle bêtes féroces ou animaux carnaciers. Ils attaquent même les plus grands animaux , comme les chevaux et les bœufs , quoiqu'ils soient de beaucoup plus petits.

PAULINE.

Comment viennent-ils donc à bout de les terrasser ?

MAD. DE VERTEUIL.

C'est que , malgré leur petitesse , ils sont d'une force prodigieuse , qu'ils ont d'ailleurs plus d'agilité , et qu'ils sont sans cesse animés d'une fureur qui les porte à braver toute espèce de péril.

PAULINE.

Je ne voudrais pas en rencontrer sur mon chemin.

MAD. DE VERTEUIL.

Je le crois ; mais revenons. Pour faire voir aux hommes quel avantage ceux qui sont les plus faibles peuvent trouver à s'unir étroitement contre ceux qui sont les plus forts , et combien il leur importe pour cet effet de vivre toujours entre eux en bonne intelligence , voici la fable que l'on a imaginée.

PAULINE.

Oh ! voyons , maman.

MAD. DE VERTEUIL.

Ecoute.

LES BOEUFs EN QUERELLE.

FABLE.

DANS un pays peuplé de bêtes féroces , il y avait plusieurs bœufs qui paissaient tranquillement au milieu d'une vaste prairie. Comme ils vivaient ensemble dans une parfaite union , et qu'ils étaient tou-

jours prêts à se défendre mutuellement , aucune bête féroce n'osait les attaquer. Aussitôt qu'ils en voyaient une roder au loin pour chercher à les surprendre , ils couraient tous les uns près des autres , et se rangeaient en cercle , la tête en dehors , menaçant l'ennemi commun de l'éventrer avec leurs cornes aiguës. Le cercle était bien fermé de tous les côtés , aucun d'eux ne pouvait être attaqué par derrière , ce qui était le seul moyen de les vaincre.

Aussi long-temps qu'ils surent entretenir cette bonne intelligence , ils vécurent nombreux et tranquilles. Mais enfin , pour une vétille , ils en vinrent à une dispute sérieuse , et comme aucun d'eux ne voulut céder et reconnaître qu'il avait eu tort , ils s'accablèrent d'invectives , et finirent par s'en aller chacun de son côté.

Ils ne tardèrent pas à sentir les suites funestes de cette divison. Lorsqu'il paraissait une bête féroce , ils ne couraient plus se ranger côte à côte dans un cercle bien serré , pour se défendre réciproquement. Celui qui était attaqué le premier

se voyait abandonné de tous ses camarades, qui ne songeaient qu'à leurs affaires personnelles. Il y en eut plusieurs qui furent dévorés de cette manière en peu de jours.

Si du moins cet exemple avait rendu les autres plus sages et qu'il les eût engagés à se réunir, ils auraient encore été en état, malgré leurs pertes, de se défendre contre leurs ennemis. Au lieu de cela, leur querelle en devint plus vive que jamais. L'un reprochait à l'autre d'être la première cause de ses malheurs. Des reproches, ils en vinrent à des coups de cornes sanglans. Le bruit du combat ayant attiré leurs ennemis hors de la forêt, ceux-ci profitèrent de la lassitude et de la faiblesse des combattans pour les égorger tous les uns après les autres, en sorte qu'il n'en resta pas un seul pour raconter du moins ce funeste événement à ses neveux.

Tu vois par-là, Pauline, ce que c'est qu'une fable. De la manière que je t'ai raconté celle des bœufs, tu comprends fort bien qu'un pareil événement n'est point

arrivé, et qu'il n'a même jamais pu arriver.

PAULINE.

Oh ! oui , maman , je le crois.

MAD. DE VERTEUIL.

Et sur quoi le penses-tu ?

PAULINE.

C'est que les bœufs sont incapables de parler, et par conséquent de se faire des réponses qui les conduisent à une querelle.

MAD. DE VERTEUIL.

Très-bien , Pauline ; il y a cependant quelque chose de vrai dans mon récit.

PAULINE.

Quoi donc , maman ?

MAD. DE VERTEUIL.

C'est , premièrement , qu'il y a des bêtes féroces qui attaquent les bœufs pour les dévorer. Secondement , c'est que les bœufs , se plaçant en cercle avec les cornes en dehors , peuvent très-bien se défendre contre leurs ennemis. Enfin , c'est que s'ils

ne se défendent pas mutuellement de cette manière ou d'une autre, ils sont hors d'état de résister aux bêtes féroces qui les attaquent séparément.

PAULINE.

Oui , maman , je conçois ces trois vérités.

MAD. DE VERTEUIL.

Mais , comme tu l'as très-bien observé toi-même , que les bœufs puissent se dire des injures , et que ces injures les animent tellement les uns contre les autres , qu'ils refusent de se prêter mutuellement des secours contre l'ennemi commun lorsqu'ils en sont attaqués , c'est ce qui n'est pas vrai. On a pu voir cela parmi les hommes , mais jamais parmi les animaux.

PAULINE.

Comment donc , maman , est-ce que cela peut arriver parmi les hommes ?

MAD. DE VERTEUIL.

Hélas ! oui , ma chère fillē. Si ta raison était un peu plus avancée , tu verrais , sur-tout en ce moment , que les hommes

sont assez insensés , non-seulement pour se diviser entre eux , lorsqu'ils devraient se réunir, mais encore pour combattre avec acharnement les uns contre les autres , quoiqu'ils soient enveloppés d'ennemis qui les menacent tous également. Il faut convenir que les bœufs n'ont jamais fait de pareilles folies.

PAULINE.

Mais , maman , vous m'avez pourtant dit que les hommes ont plus d'intelligence que les animaux.

MAD. DE VERTEUIL.

Cela est vrai , Pauline ; mais , par malheur , les hommes oublient souvent leur intelligence pour se laisser emporter aux plus misérables passions , telles que l'avarice et la vanité. On a remarqué , au contraire , que les bêtes se servent toujours à propos de l'intelligence dont elles sont douées. C'est pour cette raison que l'on voit quelquefois les hommes agir d'une manière plus déraisonnable que les animaux eux-mêmes.

PAULINE.

En vérité, maman, il n'y a pas trop d'honneur pour nous dans tout cela.

MAD. DE VERTEUIL.

J'en ai honte comme toi, Pauline ; et j'avoue que j'aurais peine à le croire, si je n'en voyais tous les jours des exemples. Tu peux remarquer, à ce sujet, combien il est honteux de se laisser vaincre par ses passions, puisque par cette faiblesse on se met au-dessous des bêtes.

PAULINE.

Il me semble qu'après avoir fait une sottise, je ne pourrais plus regarder en face un bœuf sans rougir.

MAD. DE VERTEUIL.

Revenons à notre fable, Pauline. Tu dois te souvenir de ce que je te disais avant de te la raconter, qu'on l'avait imaginée pour montrer de quelle importance il est, sur-tout pour les faibles, de vivre dans une parfaite union, et dans une disposition constante à se secourir les uns les autres au milieu du danger.

L'exemple des bœufs confirme cette vérité de la manière la plus manifeste, puisqu'ils ont mené une vie heureuse et tranquille aussi long-temps qu'ils ont vécu en bonne intelligence. Ils ont au contraire commencé à devenir la proie de leurs ennemis, aussitôt qu'ils sont entrés en querelle, et qu'ils n'ont plus voulu se prêter des secours mutuels.

PAULINE.

Oui, maman; cela est bien prouvé.

MAD. DE VERTEUIL.

Eh bien ! ma fille, la même chose arriverait aux hommes, s'ils ne voulaient pas se protéger réciproquement, et s'ils refusaient de se prendre tous par la main pour résister ensemble à ceux qui viendraient les attaquer. L'exemple des bœufs est donc bien imaginé pour donner cette leçon. C'est ainsi que l'on fait servir à l'instruction des hommes cette sorte de récit que l'on nomme fable.

PAULINE.

Il y a donc, maman, plusieurs sortes de ces récits ?

Oui, ma fille, on en distingue trois. La fable où l'on raconte ce qu'on sait bien n'être jamais arrivé, et n'avoir même jamais pu arriver : le conte ou l'historiette, où l'on raconte ce qui a pu très-naturellement arriver en effet ; enfin l'histoire, où l'on raconte ce que l'on sait être véritablement arrivé de la manière qu'on le récite.

PAULINE.

Mais, maman, sans vous fâcher, voudriez-vous me permettre de vous faire une petite question ?

MAD. DE VERTEUIL.

Voyons, ma fille.

PAULINE.

Raconter ce que l'on sait bien n'être jamais arrivé, et n'avoir même pu jamais arriver, n'est-ce pas dire un mensonge, puisque c'est dire ce qui n'est pas vrai ?

MAD. DE VERTEUIL.

Si, en faisant son récit, on disait que

l'aventure est véritablement arrivée de cette manière, quoique l'on sût qu'elle n'est pas arrivée en effet, ce serait assurément dire un mensonge. Mais lorsque l'on ne donne ce récit que pour ce qu'il est; lorsqu'on dit, par exemple : Je raconte ceci, non pour faire accroire que la chose soit effectivement arrivée, mais seulement comme une invention fabuleuse dont vous pouvez tirer un sens moral, c'est-à-dire, une instruction utile pour votre conduite, alors on ne dit pas un mensonge, puisque l'on ne veut tromper personne, car on prévient d'avance de ce qu'il faut penser sur ce qui est vrai et sur ce qui ne l'est pas.

PAULINE.

Bon, maman, me voilà rassurée sur l'état de votre conscience, au sujet de la fable que vous avez eu la bonté de me dire; je vois que vous ne vouliez pas me tromper.

MAD. DE VERTEUIL.

Non, sans doute, ma fille; et tu peux

même te rappeler qu'en lisant ensemble les *Historiettes et Conversations pour les enfans*, que j'ai écrites pour ton usage, je t'ai dit plus d'une fois que ce n'étaient que des contes ou des inventions, c'est-à-dire, des récits d'événemens qui n'étaient peut-être jamais arrivés, quoiqu'ils aient pu arriver naturellement; qu'en te présentant des récits imaginaires d'enfans punis pour leur opiniâtreté, leur orgueil ou leur gourmandise, je ne voulais que te faire voir les suites funestes de ces défauts, pour t'engager à t'en préserver. J'ai arrangé ces récits de la manière la plus conforme à ce qui se passe tous les jours parmi les enfans. J'ignore, par exemple, s'il y a jamais eu une petite fille nommée Léonore, assez remplie de vanité pour croire qu'elle valait mieux que ses amies, pour imaginer que quelques agrémens dans sa personne pouvaient lui tenir lieu d'instruction et de talens, qui eut ensuite le malheur de perdre à la fois ses parens et sa fortune, de se voir rebutée par toutes ses anciennes compagnes qu'elle avait accablées de ses

mépris , et d'être enfin réduite à devenir la servante de l'une d'entre elles. Ce que je sais bien c'est que les ignorans et les orgueilleux sont toujours punis de cette manière ou d'une autre , et que si tu voulais suivre l'exemple de Léonore , tu aurais tôt ou tard de justes sujets de t'en repentir. C'en est assez pour t'apprendre avec quel soin tu dois éviter tout ce qui pourrait te conduire à de pareils malheurs.

PAULINE.

Je sens fort bien toute la force de cette leçon , et j'espère qu'elle sera toujours présente à mon esprit.

MAD. DE VERTEUIL.

Je le souhaite , ma fille ; mais veux-tu que je te dise un conte , pour te montrer , comme par la fable des bœufs , combien il est utile aux hommes de se secourir mutuellement ?

PAULINE.

Oh ! maman , quel plaisir !

MAD. DE VERTEUIL.

Ecoute , je vais te le dire , mais à condition que tu chercheras toi-même à découvrir dans ce conte ce qui le distingue d'une fable ou d'une histoire , suivant les différences que je viens d'établir tout-à-l'heure entre ces trois sortes de récits.

PAULINE.

Voyons , maman , si je serai assez habile pour cela ; je vais vous prêter toute mon attention.

L'AVEUGLE ET LE BOITEUX.

CONTE.

UN pauvre homme qui avait perdu la vue depuis plusieurs années , allait un soir sur le grand chemin en tâtonnant avec son bâton. Que je suis malheureux , s'écriait-il , d'avoir été obligé de laisser mon pauvre petit chien malade au logis ! J'ai cru pouvoir me passer aujourd'hui de ce guide fidèle , pour aller au village

prochain. Ah ! je sens mieux que jamais combien il m'est nécessaire. Voici la nuit qui s'approche ; ce n'est pas que j'y voye mieux pendant le jour , mais au moins je pouvais rencontrer à chaque instant quelqu'un sur ma route , pour me dire si j'étais dans le bon chemin , au lieu qu'à présent je dois craindre de ne plus rencontrer personne. Je n'arriverai pas d'aujourd'hui à la ville , et mon pauvre petit chien m'attend pour souper. Ah ! comme il va être chagrin de ne pas me voir !

A peine avait-il dit ces paroles , qu'il entendit quelqu'un se plaindre tout près de lui. Que je suis malheureux ! disait-il, je viens de me démettre le pied dans cette ornière : il m'est impossible de l'appuyer à terre. Il faudra que je passe ici toute la nuit sur le chemin. Que vont penser mes pauvres parens ?

Qui êtes-vous , s'écria l'aveugle , vous que j'entends pousser des plaintes si tristes ?

Hélas ! répondit le boiteux , je suis un pauvre jeune homme à qui il vient d'ar-

river un cruel accident. Je revenais tout seul de notre maison de campagne ; je me suis démis le pied , et me voilà condamné à coucher dans la boue.

L' AVEUGLE.

J'en suis bien fâché , je vous assure ; mais , dites-moi, y a-t-il encore un reste de jour , et pouvez-vous voir sur le chemin ?

LE BOITEUX.

Ah ! si je pouvais marcher aussi bien que j'y vois , j'aurais bientôt tiré mes chers parens d'inquiétude.

L' AVEUGLE.

Ah ! si je pouvais y voir aussi bien que je marche , j'aurais bientôt donné à souper à mon chien.

LE BOITEUX.

Vous n'y voyez donc pas , mon cher ami ?

L' AVEUGLE.

Hélas ! non ; je suis aveugle comme vous êtes boiteux. Nous voilà bien chanceux

l'un et l'autre. Je ne peux pas avancer plus que vous.

LE BOITEUX.

Avec quel plaisir je me serais chargé de vous conduire !

L'AVEUGLE.

Comme je me serais empressé d'aller vous chercher des hommes avec un brancard !

LE BOITEUX.

Ecoutez , il me vient une idée. Il ne tient qu'à vous de nous tirer de peine tous les deux.

L'AVEUGLE.

Et il ne tient qu'à moi ? Voyons quelle est votre idée. J'y tope d'avance.

LE BOITEUX.

Les yeux vous manquent ; à moi, ce sont les jambes. Prêtez-moi vos jambes , je vous prêterai mes yeux , et nous voilà l'un et l'autre hors d'embarras.

L'AVEUGLE.

Comment arrangez-vous cela , s'il vous plaît ?

LE BOITEUX.

Je ne suis pas bien lourd , et vous me paraissez avoir de bonnes épaules.

L'AVEUGLE.

Elles sont assez bonnes , Dieu merci.

LE BOITEUX.

Eh bien ! prenez-moi sur votre dos ; vous me porterez , et moi je vous montrerai le chemin ; de cette manière , nous aurons à nous deux tout ce qu'il faut pour arriver à la ville.

L'AVEUGLE.

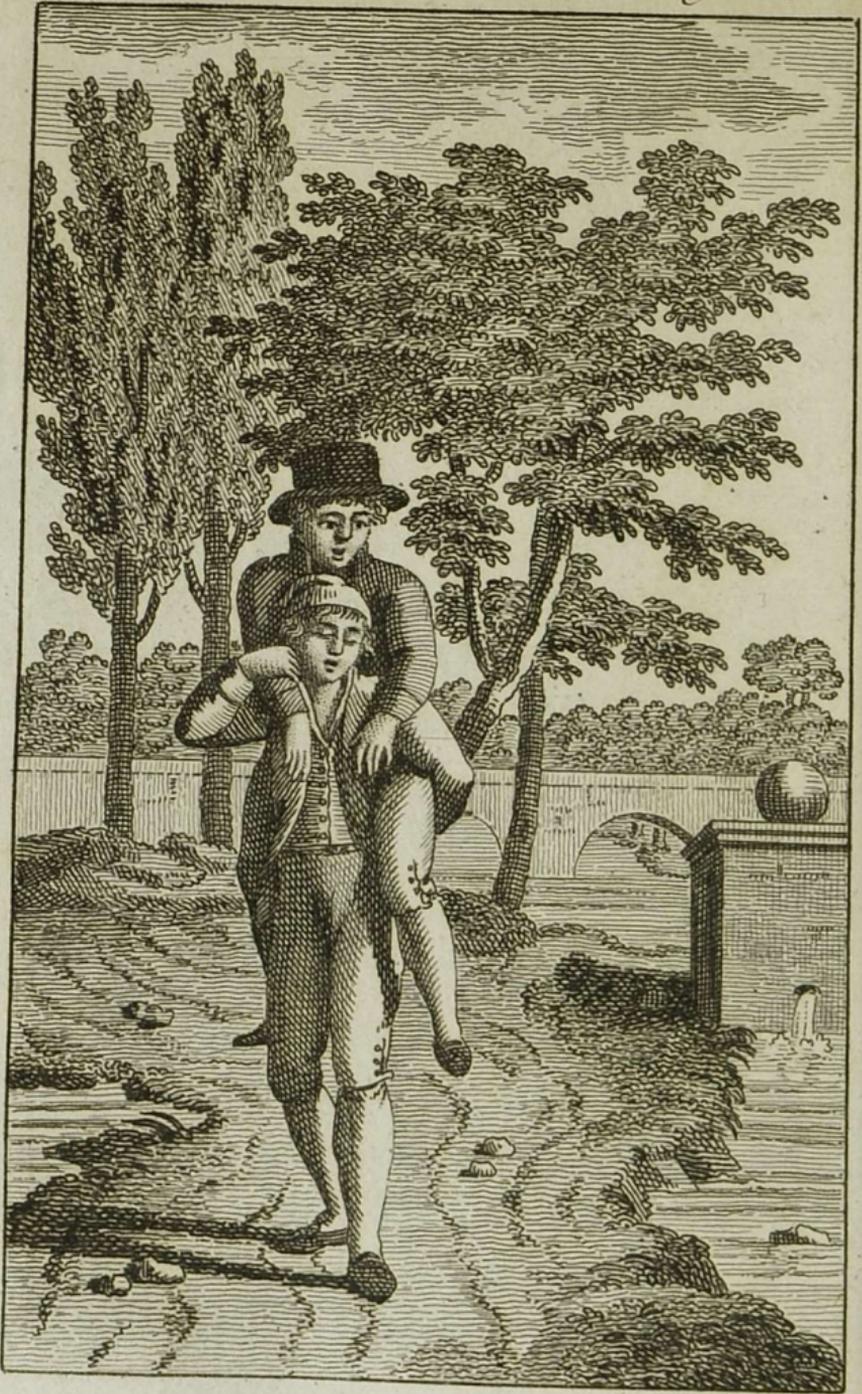
Est-elle loin encore ?

LE BOITEUX.

Non , non ; je la vois d'ici.

L'AVEUGLE.

Vous la voyez ? Hélas ! Il y a dix ans que je ne l'ai vue ; mais ne perdons pas un moment. Votre invention me paraît fort bonne. Où êtes-vous ? Attendez , je vais m'agenouiller comme un chameau ; vous en grimperez plus aisément sur mon échine.



l'Aveugle et le Boiteux.

LE BOITEUX.

Rangez-vous un peu à droite , je vous prie.

L' AVEUGLE.

Est-ce bien comme cela ?

LE BOITEUX.

Encore un peu plus. Bon : je vais passer mes bras autour de votre cou. Vous pouvez maintenant vous relever.

L' AVEUGLE.

Me voilà debout. Vous ne pesez pas plus qu'un moineau. Marche.

Ils se mirent en route aussitôt ; et comme ils avaient en commun deux bonnes jambes et deux bons yeux , ils arrivèrent en moins d'un quart-d'heure aux portes de la ville. L'aveugle porta ensuite le boiteux jusques chez ses parens , et ceux-ci , après lui avoir témoigné leur reconnaissance , le firent conduire auprès de son petit chien.

C'est ainsi qu'en se prêtant un mutuel

secours , ces deux pauvres infirmes parvinrent à se tirer d'embarras ; autrement ils auraient été obligés de passer toute la nuit sur le grand chemin. Il en est de même pour tous les hommes , ma chère Pauline. L'un a communément ce qui manque à l'autre ; et ce que celui-ci ne peut pas faire , celui-là le fait. Ainsi , en s'assistant réciproquement , ils ne manquent de rien , au lieu que , s'ils refusent de s'aider entr'eux , ils finissent par en souffrir également les uns et les autres. Veux-tu que je t'en donne un exemple , pour te rendre la chose plus sensible ?

PAULINE.

Je le veux bien , maman.

MAD. DE VERTEUIL.

Un cordonnier ne sait pas plus labourer la terre , qu'un laboureur ne sait faire des souliers.

PAULINE.

Il est vrai.

MAD. DE VERTEUIL.

Si le laboureur ne voulait faire venir de grains que ce qu'il lui en faut tout juste pour sa nourriture , il n'aurait pas de quoi en vendre , et par conséquent il n'aurait pas d'argent pour acheter des souliers.

PAULINE.

Cela me paraît clair.

MAD. DE VERTEUIL.

De même , si le cordonnier ne voulait faire des souliers que pour lui seul , il ne gagnerait rien de son métier , et par conséquent il n'aurait pas d'argent pour acheter du pain.

PAULINE.

Cela est vrai encore.

MAD. DE VERTEUIL.

Mais si le laboureur fait venir autant de grains qu'il lui est possible au-delà de sa provision , si le cordonnier fait des souliers autant qu'on lui en demande au-delà de sa propre chaussure , ils peuvent se

procurer avec l'argent qu'ils retirent de leur travail , tout ce qui leur est nécessaire pour leurs autres besoins.

PAULINE.

Oh ! je sens cela à merveille.

MAD. DE VERTEUIL.

Il en est exactement de même pour tous les autres états de la société. Revenons à l'engagement que tu as pris , lorsque je t'ai fait ce récit , de chercher à découvrir ce qui le distingue de celui que je t'ai fait sur la querelle des bœufs.

PAULINE.

Cela n'est pas difficile , maman. La querelle des bœufs n'a jamais pu arriver de la manière que vous me l'avez racontée ; au lieu que l'aventure du boiteux et de l'aveugle aurait pu arriver juste dans tous ses points.

MAD. DE VERTEUIL.

Tu as fort bien saisi la différence. Ce

dernier récit n'est pas une fable , parce qu'il n'a rien d'impossible , et cependant ce n'est pas une histoire , parce que j'ignore si l'événement est réellement arrivé.

PAULINE.

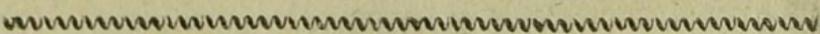
Oui , maman , ce n'est qu'un conte ou une historiette.

MAD. DE VERTEUIL.

Si , en passant sur le chemin , j'avais entendu l'aveugle et le boiteux s'entretenir de la manière que je te l'ai dit , si je les avais rencontrés sur les épaules l'un de l'autre , alors mon récit serait une histoire , et je te le donnerais comme une chose véritablement arrivée , au lieu que je ne te le donne que comme une chose qui a pu arriver. Afin de ne tromper personne dans les divers récits , il faut , pour l'histoire , raconter la chose justement comme elle s'est passée , sans y rien ajouter ; et il faut donner la fable et le conte pour ce qu'ils sont en effet , c'est.

150 FABLE , CONTE , HISTOIRE.

à-dire , comme des inventions utiles et agréables , et non comme de véritables événemens.



BESOINS
GÉNÉRAUX ET PARTICULIERS
DES HOMMES.

M. DE VERTEUIL, ADRIEN,
son fils.

ADRIEN.

MON papa , je lisais hier un livre où il était question des besoins généraux et des besoins particuliers des hommes. Ce livre était sans doute écrit pour des gens que l'on supposait plus instruits que moi , car on n'y expliquait pas cette distinction que je n'ai pu saisir de moi-même. Voudriez-vous bien me la faire sentir , je vous prie ?

M. DE VERTEUIL.

Très-volontiers , mon ami. Les besoins généraux sont ceux qui sont communs à

tous les hommes. Ils portent sur des choses qui sont d'une nécessité indispensable à tout le monde. Les besoins particuliers, au contraire, portent seulement sur des choses qui sont nécessaires à certaines gens, et qui ne le sont pas à d'autres.

Pour te donner un exemple d'un besoin général, tous les hommes n'ont-ils pas un besoin égal de se nourrir ?

ADRIEN.

Oui, très-certainement, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

La nourriture est donc un besoin général, un besoin commun à tous les hommes. Mais quelles sont les choses dont un menuisier a besoin pour travailler ?

ADRIEN.

Il lui faut du bois, une scie et un rabot.

M. DE VERTEUIL.

Et ces choses-là sont-elles nécessaires à un maçon ?

ADRIEN.

Non , mon papa ; il ne faut au maçon que de la chaux , du sable , une truelle et des pierres.

M. DE VERTEUIL.

Eh bien ! mon ami , la chaux , le sable , la truelle et les pierres , forment les besoins particuliers du maçon , comme le bois , la scie et le rabot , forment les besoins particuliers du menuisier. Les cordonniers , les tailleurs , les tisserands , les horlogers , les charrons , etc. ont aussi particulièrement besoin d'une infinité d'outils et de matériaux indispensables pour les ouvrages dont chacun d'eux est occupé. Ces besoins particuliers sont très-nombreux et très-divers , à raison du nombre infini de professions auxquelles les hommes s'adonnent , et de la variété des ouvrages que chacun d'eux fait dans son métier. Les besoins généraux , au contraire , ces besoins communs à tous les hommes , sont bien plus simples , et

d'un nombre bien moins étendu. On peut même les réduire à trois seulement , savoir : la nourriture , le vêtement et l'habitation.

ADRIEN.

Voudriez - vous bien m'expliquer cela plus en détail , mon papa ?

M. DE VERTEUIL.

Avec plaisir , mon fils. Qu'un homme ne puisse vivre long-temps sans nourriture , c'est ce que tu éprouves toi-même tous les jours, lorsque la faim et la soif te prennent. Tu tomberais bientôt en défaillance si tu n'avais ni à manger ni à boire, n'est-il pas vrai ?

ADRIEN.

Oui, certes, mon papa, et je ne tarderais guère à mourir , pour peu que cela durât deux ou trois jours seulement.

M. DE VERTEUIL.

Et si tu n'avais pas d'habits , pourrais-tu courir tout nud dans les rues ?

ADRIEN.

Oh ! non , sans doute. La garde m'aurait bientôt arrêté , pour me revêtir des quatre murs d'une prison.

M. DE VERTEUIL.

Et si tu n'avais pas de logement , et qu'il te fallût coucher la nuit au coin d'une borne ?

ADRIEN.

Je ne crois pas non plus qu'on m'y laissât dormir.

M. DE VERTEUIL.

La nourriture , le vêtement et l'habitation , sont donc trois choses qui sont absolument nécessaires pour tous les hommes qui vivent dans ce pays. Elles le sont même pour tous ceux qui sont répandus sur toutes les parties de la terre. Par-tout l'homme a besoin de soutenir ses forces par la nourriture , de se défendre par les vêtemens contre la rigueur des saisons , et de se ménager un abri pour goûter en paix le sommeil.

A D R I E N.

Oui, je conçois que nous sommes tous égaux sur ces trois points.

M. DE VERTEUIL.

Si tu réfléchis maintenant sur ce que nous faisons pour nous procurer la nourriture, le vêtement et l'habitation, tu verras que, quoique ces premiers besoins soient les mêmes pour tous les hommes, la manière dont chacun cherche à les satisfaire est très-variée.

A D R I E N.

Aidez-moi, je vous prie, mon papa, à trouver ces différences.

M. DE VERTEUIL.

Tu as bien vu à la campagne de quoi les paysans se nourrissent, de quelles étoffes ils s'habillent, et comment leurs maisons sont bâties ?

A D R I E N.

Oui, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Compare leurs pois au lard avec les ragoûts qui couvrent nos tables ; leurs camisoles de bure avec nos habits de soie étincelans de paillettes d'or et d'argent ; leurs chaumières étroites avec nos vastes hôtels : tu verras combien peu toutes ces choses se ressemblent , et cependant leur objet est exactement le même. Etre nourris , vêtus et logés , est tout ce que nous avons en vue aussi bien que le paysan.

A D R I E N .

Oui , sans doute ; mais nous y réussissons beaucoup mieux.

M. DE VERTEUIL.

C'est-à-dire que nous y mettons beaucoup plus de façons. Nous mangeons des choses beaucoup plus délicates , nous portons des habits plus riches , nous avons une demeure meublée plus élégamment. Mais , si nous en sommes mieux pour cela , c'est un point qui n'est pas encore décidé.

Comment donc , mon papa ?

M. DE VERTEUIL.

Ce que nous avons de plus que le paysan , nous donne , il est vrai , quelques plaisirs ; mais ce n'est pas sans un mélange de peines. Songe combien ces jouissances demandent d'attentions et d'apprêts. Nous pourrions aisément nous épargner tout cet embarras en vivant à la manière champêtre. On peut se rassasier avec des pommes-de-terre aussi bien qu'avec des pâtisseries ; un habit de bure ou de serge est aussi commode qu'un habit de taffetas ou de velours ; et il n'est pas rare de trouver le laboureur dans sa chaumière un peu plus joyeux que le prince dans son palais.

ADRIEN.

Sans compter , mon papa , que nos plaisirs coûtent beaucoup plus que les siens.

M. DE VERTEUIL.

Comme nous avons plus d'argent que

lui, cela revient au même. Mais il y a ici une chose à remarquer. Le paysan est accoutumé à se contenter de si peu de choses, que si, par accident, il perd sa petite fortune, il ne lui faut que son travail journalier pour gagner de quoi pourvoir à tous ses besoins.. Mais nous, qui avons si peu l'habitude du travail de nos mains, il nous serait impossible, si nous perdions tout notre argent, d'en gagner jamais assez à la sueur de notre front pour recommencer à vivre selon notre manière accoutumée, et, en cela, nous serions infiniment plus à plaindre que le paysan. Le travail extraordinaire que nous serions obligés de nous imposer, serait au-dessus de nos forces, au lieu que le paysan n'aurait à faire que le travail auquel ses forces sont exercées.

ADRIEN.

Je vois que, bien loin de gagner assez pour vivre dans notre aisance ordinaire, nous ne gagnerions pas même de quoi vivre comme lui.

M. DE VERTEUIL.

Il faudrait bien cependant nous condamner au même travail, si nous ne voulions pas être exposés à périr de misère et de faim.

A D R I E N.

Hélas ! il n'est que trop vrai.

M. DE VERTEUIL.

Ce n'est pas tout encore. Outre les revers qui menacent continuellement notre fortune, il arrive mille circonstances dans la vie, où l'on ne peut même à prix d'argent se procurer mille choses friandes pour ses repas, un habit élégant et une demeure commode. Par exemple, dans un voyage, ta voiture peut se briser au milieu d'un mauvais chemin; tu peux être obligé de quitter tes habits percés par la pluie pour prendre ceux d'un paysan; tu peux être réduit à manger un morceau de lard avec un morceau de pain bis, et à coucher dans une grange délabrée. Il est peu de voyageurs ou de gens de guerre à qui cela ne soit ar-

rivé plus d'une fois. On ne peut donc mieux faire que de se préparer dès sa jeunesse à toutes les aventures. Avec cette habitude, on ne se trouve jamais embarrassé. Et, pourvu que l'on ait de quoi pourvoir à ses premiers besoins, on ne s'inquiète guère sur la manière dont ils sont satisfaits.

ADRIEN.

Oui, mon papa, vous avez raison. Je vais commencer dès ce jour même à me passer des secours d'un autre pour me servir, et à me contenter de ce qui pourra suffire à mes plus pressantes nécessités. Je me trouverai ainsi fortifié d'avance contre tout ce qui pourra m'arriver de fâcheux; et si je me trouve jamais dans un de ces événemens dont vous venez de parler, je n'en serai pas plus triste. Bien au contraire, je me souviendrai alors avec joie de l'entretien que nous venons d'avoir en ce moment.

LES AVANTAGES
DE LA SOCIÉTÉ.

M. DE VERTEUIL, ADRIEN, *son fils.*

M. DE VERTEUIL.

ADRIEN, te rappelles-tu quels sont les besoins généraux des hommes ?

ADRIEN.

Oui, mon papa, c'est la nourriture, le vêtement et l'habitation.

M. DE VERTEUIL.

Tu te souviens aussi que je t'ai fait remarquer qu'il est deux manières différentes de satisfaire ces besoins, avec beaucoup d'apprêts et de dépenses, comme font les riches ; simplement et avec peu d'embarras, comme font les gens de la campagne et les pauvres ?

ADRIEN.

Je n'ai pas perdu un mot de ce que vous m'avez dit à ce sujet.

M. DE VERTEUIL.

Ce que je ne t'ai pas dit encore , c'est qu'avec quelque simplicité qu'un paysan puisse se nourrir , se vêtir et se loger , ces premiers besoins n'ont pas laissé de lui coûter des peines infinies à satisfaire.

ADRIEN.

Vous m'étonnez , mon papa. Voyons cela par ordre , je vous prie. D'abord pour sa nourriture , il me semble qu'un morceau de pain et quelques légumes n'exigent pas de grands soins.

M. DE VERTEUIL.

Ne voudrais-tu pas y ajouter encore des fruits , du fromage , du beurre , et de temps en temps un verre de vin ?

ADRIEN.

Oh ! que cela ne tienne , mon papa , je ne demande pas mieux que de le bien régaler.

vin en tonneaux , travailler son lait pour en faire du beurre et du fromage. Vois déjà combien de bras avec les siens ont été mis en mouvement pour apprêter le repas le plus sobre. Tu n'as qu'à y ajouter une seule dragée , reste du repas du baptême de son dernier enfant ; et voilà des vaisseaux et des flottes qui ont couru les mers , des milliers de nègres qui ont été réduits à l'esclavage , et jusqu'à des armées entières qui se sont égorgées pour sa table.

ADRIEN.

Oh ! mon papa , passons vite à son habillement ; j'espère qu'il ne sera pas si meurtrier.

M. DE VERTEUIL.

Son habillement est fort simple ; mais , quoique ses chemises soient plus grossières que les nôtres , ses habits moins fins , ses souliers plus épais , il n'a fallu guère moins de peine pour tisser sa toile , fabriquer ses étoffes et tanner son cuir. Il a fallu , pour lui , comme pour nous

cultiver le lin, élever des brebis et du gros bétail.

ADRIEN.

J'en demeure d'accord, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Quant à son habitation, il a fallu encore, pour lui, comme pour nous, planter d'abord des forêts, pour y trouver, après bien des années, du bois propre à faire des poutres, des solives et des planches. Il a fallu forger le fer, fondre le verre, et broyer les couleurs; et ce n'est qu'après ces immenses travaux, que le fermier a pu habiter sa chaumière, quelque simple que tu la supposes.

ADRIEN.

Je n'avais pas pensé à tout cela.

M. DE VERTEUIL.

Tu vois combien il a fallu de choses pour que le paysan pût satisfaire ses premiers besoins, ces besoins généraux qui lui sont communs avec tous les hommes; mais toutes ces choses lui ont-elles été données pour rien?

ADRIEN.

Non, mon papa, il a été obligé de les payer de son argent.

M. DE VERTEUIL.

Et cet argent, comment l'a-t-il gagné ;

ADRIEN.

Par son travail.

M. DE VERTEUIL.

Et quel est son travail ?

ADRIEN.

De labourer la terre.

M. DE VERTEUIL.

Et pour son labourage, ne lui faut-il pas toutes sortes d'instrumens, comme des charrues, des herses, des bêches, des pelles, des faux ?

ADRIEN.

Oui, sans doute.

M. DE VERTEUIL.

C'est en cela que consistent ses besoins particuliers, c'est-à-dire ce qui lui est nécessaire comme laboureur. Et, comme tu le comprends sans peine, il lui faut

encore beaucoup de travail , pour se procurer l'argent nécessaire à l'acquisition de toutes ces choses.

ADRIEN.

Il est vrai ; mais il les a maintenant , et le voilà pourvu de tout ce qu'il lui faut.

M. DE VERTEUIL.

J'en conviens. Hélas ! ce n'est pas pour long-temps.

ADRIEN.

Comment donc , je vous prie ?

M. DE VERTEUIL.

Parce que toutes ces choses se brisent et se dégradent par l'usage. Or , pour les renouveler ou pour les entretenir seulement en bon état , il en coûte presque autant qu'il en avait coûté d'abord pour les acheter.

ADRIEN.

Je vais lui donner un moyen d'épargner son argent.

M. DE VERTEUIL.

C'est un grand service que tu peux

lui rendre. Quel est ce moyen , s'il te plaît ?

ADRIEN.

C'est de fabriquer lui-même et de raccommoder ses outils , de faire ses vêtements , de bâtir et de réparer sa maison. De cette manière , il n'aura jamais besoin des secours que les autres lui font payer.

M. DE VERTEUIL.

Tu te trompes , mon cher ami , car il ne peut faire toutes ces choses sans les avoir apprises. Il faut donc qu'il les apprenne de ceux qui les savent , et qu'il les paye au moins pour leurs leçons.

ADRIEN.

Cela est juste.

M. DE VERTEUIL.

Mais , quand il aurait appris tout cela , et qu'il serait même parvenu à le faire aussi bien que ses maîtres , ce qui est un peu difficile à imaginer , il serait encore bien embarrassé dans cette foule d'opérations. Plus il saurait de choses , moins il pourrait tirer parti de son savoir.

ADRIEN.

Comment cela, s'il vous plaît ?

M. DE VERTEUIL.

C'est que, s'il était seul à labourer sa terre, à recueillir ses légumes et son bled, à mener paître ses troupeaux, à faire cuire son pain, à coudre ses vêtemens, à réparer sa maison, à forger ses outils, il ne saurait guère par où commencer, et il ne trouverait jamais assez de temps pour des occupations aussi nombreuses.

ADRIEN.

En effet ; je commence à le craindre.

M. DE VERTEUIL.

D'ailleurs, ne peut-il pas arriver, tandis qu'il est au plus fort de sa moisson ou de sa vendange, que ses habits se déchirent, que ses outils se brisent, ou qu'un ouragan emporte son toit ?

ADRIEN.

Hélas ! oui.

M. DE VERTEUIL.

Il faudra donc alors qu'il suspende sa

récolte , et laisse perdre son bled ou son vin , ou qu'il aille sans vêtemens , ou qu'il dorme dans une maison ouverte de tous côtés à la pluie , ou qu'il travaille avec un outil brisé ; ce qui n'avancerait pas certainement sa besogne.

A D R I E N .

Vous avez raison , mon papa ; je retire le conseil que je voulais lui donner. Il ne vaut pas grand-chose.

M. DE VERTEUIL.

Tu me sauves la peine de t'en dire mon opinion. Tu vois par-là , mon ami , qu'un homme qui voudrait agir sans le secours des autres , et se procurer par ses seuls moyens tout ce qui lui est nécessaire , serait fort embarrassé , et qu'il ne pourrait même en venir à bout.

A D R I E N .

Oui , mon papa ; j'en conviens pleinement.

M. DE VERTEUIL.

Nous verrons comment il devrait s'y prendre dans une pareille circonstance.

Ce paysan , frappé de tous les embarras qu'il éprouve , en voulant se passer des secours d'autrui , en vient tôt ou tard à faire cette réflexion : Nous sommes ici beaucoup d'hommes rassemblés ; nous n'avons qu'à nous aider mutuellement, et la peine en sera plus légère pour tout le monde. Il court aussitôt rassembler ses voisins , et leur dit : Mes amis , je ne m'entends pas mal , comme vous le savez , à cultiver la terre. Je ferai venir du grain pour vous tous , à condition que l'un de vous me cuise du pain , qu'un autre me fasse mes vêtemens , que celui-ci forge mes outils , que celui-là répare ma maison quand elle menace ruine. Ce que chacun de vous fera pour moi , il pourra le faire aussi pour tous les autres. Aussi chacun n'aura besoin d'apprendre qu'un seul métier , il n'aura qu'une sorte d'ouvrage à faire , et il pourra s'en occuper constamment sans être détourné par d'autres travaux étrangers à son industrie. Voyez ; consultez-vous.

ADRIEN.

Oh ! je crois deviner leur réponse.

M. DE VERTEUIL.

En effet , une proposition aussi raisonnable ne peut manquer de réunir tous les suffrages. Tous s'écrient ensemble : Oui, oui , il faut nous aider les uns les autres, et nous partager les différens travaux , comme notre voisin le laboureur vient de nous le proposer. Chaque chose en ira beaucoup mieux , et se fera plus commodément pour tout le monde.

ADRIEN.

Ah ! je suis bien charmé de leur voir prendre ce parti.

M. DE VERTEUIL.

Ils ne tardent pas long-temps à en ressentir les avantages. Si l'habit du laboureur vient à se déchirer tandis qu'il est occupé à faire sa moisson , il n'a besoin que de passer chez le tailleur , et celui-ci lui raccommode son habit , ou lui en fait un tout neuf , tandis que le laboureur continue de recueillir son bled. De même

encore s'il survient un orage qui endommage le toit de sa maison , il fait venir le couvreur qui répare cet accident , sans qu'il ait besoin de suspendre le travail pressant de sa récolte. De leur côté , le tailleur et le couvreur ne sont pas obligés de quitter leur ouvrage pour aller cultiver la terre , et faire venir le bled dont ils ont besoin pour nourrir leur famille , parce qu'ils savent que leur voisin le laboureur se charge de ce soin , tandis qu'ils sont occupés de son toit et de son habit.

ADRIEN.

Voilà qui s'arrange à merveille pour chacun en particulier.

M. DE VERTEUIL.

Ajoute à cela que tous les ouvrages sont beaucoup mieux faits , parce que chacun n'ayant besoin d'apprendre qu'un seul métier et s'y adonnant entièrement , il en prend une connaissance plus étendue et l'exerce avec une bien plus grande facilité ; au lieu que l'on ne fait jamais , ni si par-

faitement, ni si vite, une chose dont on ne s'occupe que par intervalles, et qui est confondue avec d'autres travaux. Tu vois par-là que tout le monde gagne à cet arrangement, puisque l'un fait plus d'ouvrage, et que les autres le reçoivent mieux conditionné.

ADRIEN.

Il n'y a pas le moindre mot à dire contre cette disposition.

M. DE VERTEUIL.

Tu comprends bien maintenant, mon fils, que, lorsque les hommes se sont ainsi partagé leurs travaux, celui qui ne sait faire venir que du grain, et celui qui ne sait faire que des habits, ont nécessairement besoin que l'un consomme les fruits du travail de l'autre.

ADRIEN.

Oh ! sans doute, mon papa. Car si le tailleur ne mangeait pas les grains du paysan, et que celui-ci ne fît pas faire d'habits au tailleur, le métier ne serait bon pour aucun des deux.

M. DE VERTEUIL.

Ta remarque est extrêmement juste.

ADRIEN.

Heureusement ils ont un bon parti à prendre, et je puis leur en faire la leçon par mon exemple. Lorsque j'ai fait un grand nombre de dessins, j'en troque une partie avec mes sœurs, contre une bourse ou des jarretières de leur façon. Ainsi le paysan et le tailleur peuvent troquer ensemble comme nous.

M. DE VERTEUIL.

C'est ce qu'ils feraient effectivement, si l'on n'avait imaginé une chose encore plus commode, et que je t'expliquerai dans un autre entretien. J'ai maintenant, mon fils, une question à te faire, qui tient plus étroitement au sujet de notre conversation.

ADRIEN.

Voyons, mon papa, si je serai en état de vous répondre.

M. DE VERTEUIL.

Lequel des deux genres de vie te pa-

rait le plus agréable pour les hommes , de se mêler quelquefois ensemble pour se communiquer leurs pensées et leurs sentimens , ou de rester toujours solitaires , sans former aucune liaison les uns avec les autres ?

ADRIEN.

Si j'en juge d'après moi-même , j'aurai bientôt décidé. Je me plais souvent à me voir seul , pour en être plus appliqué à mes études ; mais je ne voudrais pas que cette retraite durât toute la journée ; et , lorsque j'ai fini mes devoirs , j'aime à me retrouver avec mon petit frère , avec mes sœurs et mes amis.

M. DE VERTEUIL.

Tu as bien raison , car vous pouvez alors jouer les uns avec les autres , ou aller vous promener de compagnie , ou travailler ensemble dans le jardin. Mais , s'il vous fallait toujours prendre séparément vos plaisirs , comme vous prenez vos leçons , je conçois que vous en seriez bientôt dégoûtés.

ADRIEN.

Oh ! c'est bien vrai , mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Il en est exactement de même pour les hommes. Nous venons de voir qu'ils trouvent beaucoup d'avantages à travailler de concert pour leurs besoins mutuels. Ils trouvent aussi , comme toi , une jouissance plus douce à prendre ensemble leur récréation et leurs plaisirs.

ADRIEN.

La preuve en est qu'on n'a jamais vu rire quelqu'un lorsqu'il est seul.

M. DE VERTEUIL.

Ce penchant qui porte les hommes à se rechercher pour vivre les uns avec les autres , pour goûter leurs amusemens en commun , pour se partager entre eux leurs travaux , se nomme sociabilité ; et l'assemblage des hommes qui se réunissent dans cet objet , se nomme société. En recueillant tout ce que nous avons dit jusqu'à présent dans cet entretien , tu peux juger combien ce sentiment de

sociabilité est un don précieux pour les hommes, et combien l'établissement des sociétés leur est avantageux. Par-là ils sont tous en état, non-seulement de se procurer les uns les autres tout ce qu'il leur faut pour satisfaire aux besoins ordinaires de la vie, par un travail plus facile et plus parfait; mais encore dans les intervalles de leurs occupations, ils peuvent se délasser de la manière la plus agréable, et goûter ensemble mille sensations délicieuses, auxquelles ils deviennent plus sensibles en les partageant. Celui qui voudrait vivre à l'écart et travailler seul pour lui-même, pourrait à peine se construire une mauvaise cabane, où il serait bientôt réduit à périr de tristesse et d'ennui, tandis que les hommes, en se réunissant, bâtissent des villes magnifiques, où ils vivent ensemble au milieu de l'abondance et des plaisirs. Le sauvage errant au hasard dans les forêts, est obligé de se contenter, pour sa nourriture, de fruits agrestes, d'écorce et de racines : il n'a pour se

garantir de la fraîcheur humide des nuits et des glaces de l'hiver , que la peau de quelque bête féroce , dont il ne sait pas même se revêtir. L'homme civilisé , au contraire , force la nature à lui fournir les fruits les plus abondans et les alimens les plus sains , qu'il sait préparer de la manière la plus flatteuse pour son goût. Il se fabrique des étoffes chaudes , légères et moëlleuses , qu'il fait varier pour toutes les températures et toutes les saisons. Que serait-ce encore si je te parlais de tous les arts agréables que la société seule a su lui faire inventer , pour charmer ses sens et pour amuser son imagination , de ces nobles connaissances qui fortifient sa raison , élèvent son ame , agrandissent son génie , lui font parcourir en un instant de la pensée , la terre , les mers et les cieux , et remplir en quelque sorte de lui-même toute l'immensité de l'univers ?

~~~~~

# MONNAIE , COMMERCE , MARCHANDS.

---

M. DE VERTEUIL, ADRIEN, *son fils.*

M. DE VERTEUIL.

DANS l'entretien que nous eûmes l'autre jour , mon cher Adrien , nous demeurâmes bien convaincus , par nos réflexions , que nul homme n'est en état de faire seul toutes les choses qui lui sont nécessaires pour remplir ses besoins , qu'il faut , en conséquence , que celui-ci se charge d'une partie , et celui-là d'une autre , afin qu'ils puissent tous se procurer de la manière la plus commode , la plus sûre et la plus abondante , toutes leurs nécessités. T'en souviens-tu encore ?

A D R I E N .

Oh ! oui , mon papa , je n'ai eu garde de l'oublier.

M. DE VERTEUIL.

Nous vîmes ensuite que , pour que chacun pût vivre de son état , il fallait que tous eussent besoin mutuellement du fruit de leurs travaux ; le tailleur , par exemple , des grains du paysan ; le paysan à son tour , des habits du tailleur , et ainsi des autres.

A D R I E N .

Je me le rappelle aussi. Je voulais même qu'ils troquassent ensemble , comme je troque de mes ouvrages avec ceux de mes sœurs.

M. DE VERTEUIL.

Il est vrai ; et je te dis à cette occasion que les hommes avaient imaginé un moyen encore plus commode. Je promis de te faire connaître ce moyen. Veux-tu que je m'acquitte en ce moment de ma promesse ?

A D R I E N .

Je ne demande pas mieux , mon papa.





*Monnaie, Commerce.*

M. DE VERTEUIL.

Et bien ! prête-moi toute ton attention.

ADRIEN.

Oh ! oui , je vous le promets.

M. DE VERTEUIL.

Dans l'enfance des sociétés , les hommes ont commencé par faire ce que vous faites vous-mêmes , toi et tes sœurs , dans votre enfance , c'est-à-dire , par faire ensemble des échanges , pour se procurer mutuellement ce qui leur manquait. Celui , par exemple , qui possédait plus de moutons qu'il ne lui en fallait pour son usage , mais qui en revanche n'avait pas assez de grain , était obligé d'aller de tous côtés chercher quelqu'un qui eût du grain de reste , et de lui demander s'il voulait lui en donner un sac pour un ou deux moutons.

ADRIEN.

Voilà précisément ce que je fais , lorsque j'ai quelques dessins de trop , et

qu'il me manque une bourse ou des jarretières.

M. DE VERTEUIL.

Si l'homme au grain était content de cette proposition, il donnait de son bled, recevait un ou deux moutons en échange, et l'affaire était ainsi terminée.

A D R I E N.

Je ne vois guère, mon papa, ce que l'on peut imaginer de plus simple et de plus commode.

M. DE VERTEUIL.

Oui, sans doute, lorsque les choses s'arrangeaient ainsi; mais il pouvait arriver que celui qui avait trop de grain, eût assez de moutons, ou qu'il ne se souciât pas d'en avoir.

A D R I E N.

C'est ce que je n'avais pas prévu.

M. DE VERTEUIL.

Alors il fallait que l'homme aux moutons allât s'adresser successivement à

d'autres personnes , jusqu'à ce qu'enfin il en trouvât une qui eût trop de grain , et qui voulût justement échanger contre des moutons ce superflu.

A D R I E N .

Cela commence à devenir embarrassant.

M. DE VERTEUIL.

Tous ces échanges , comme tu le vois , coûtaient beaucoup de soins et de peines. Ils ne pouvaient même quelquefois s'effectuer , soit parce que l'on ne s'accordait pas sur la mesure de bled qui pouvait répondre à la valeur d'un mouton , soit parce qu'il s'élevait encore de plus grandes difficultés , lorsqu'il était question d'échanger d'une autre nature , comme par exemple du troc de quelque service , ou de quelques journées de travail , contre un agneau ou un instrument de labourage.

A D R I E N .

Je vois là bien du tems perdu , et

peut-être que même la chicane va s'en mêler.

M. DE VERTEUIL.

C'est ce qui fit concevoir l'idée de chercher quelque moyen qui pût abrégér les négociations , et rendre les affaires plus aisées à conclure.

A D R I E N .

Et comment les hommes trouvèrent-ils ce moyen , mon papa ?

M. DE VERTEUIL.

Après avoir fait sans doute un nombre infini d'opérations très-complicées , ils en vinrent enfin à cette idée bien simple : Nous n'avons qu'à trouver une chose qui puisse être le signe représentatif de toutes les valeurs.

A D R I E N .

Je n'entends pas bien cela , mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Tu le comprendras plus aisément ,

lorsque je t'aurai dit quelle est cette chose.

ADRIEN.

Et quelle est-elle donc , je vous prie ?

M. DE VERTEUIL.

C'est la monnaie, c'est-à-dire, les petites pièces d'or, d'argent et de cuivre, sur lesquelles on empreint, dans chaque état monarchique, le nom, la figure et les armoiries du chef de la nation, et dans d'autres pays, les armoiries seulement, accompagnées d'une inscription, ou d'une marque quelconque.

ADRIEN.

Ah ! je commence à comprendre.

M. DE VERTEUIL.

Tu connais toutes les pièces de monnaie qui ont cours en France, les louis d'or, les écus de six francs, les petits écus, les pièces de vingt-quatre sous, de douze sous et de six sous, les pièces de deux sous et de six liards, les sous, les demi-sous et les liards ? Tu sais aussi

quelle est la valeur de chacune de ces pièces à l'égard des autres ? Tu sais, par exemple, que cinq pièces de douze sous valent autant qu'un petit écu ?

A D R I E N.

Oh ! oui, mon papa, je sais tout cela à merveille. Ce que je ne comprends pas bien encore, c'est comment cette monnaie est le signe représentatif de toutes les valeurs.

M. DE VERTEUIL.

Te souviens-tu que, lorsque nous entrâmes hier dans une boutique pour t'acheter des gants, et que nous en demandâmes le prix, la marchande nous dit : Je les vends vingt-quatre sous, messieurs, c'est un prix fait comme des pâtés.

A D R I E N.

Oui, mon papa, je me le rappelle.

M. DE VERTEUIL.

Tu vois donc, mon ami, qu'une pièce de vingt-quatre sous est le signe repré-

sentatif de la valeur de chaque paire de gants de la même grandeur et de la même qualité que les tiens , puisque tu peux en avoir autant de paires que tu voudras pour autant de pièces de vingt-quatre sous.

ADRIEN.

Oui , mon papa , je conçois à présent. De la même manière un gros sou est le signe représentatif de la valeur de chaque petit pâté.

M. DE VERTEUIL.

A merveille , mon fils. Tu peux déjà voir en ceci même l'un des avantages de l'invention de la monnaie. Car , supposons qu'un pâtissier voulût avoir des gants pour un de ses fils qui serait de ta taille , et qu'il ne voulût pas déboursier d'argent , il pourrait aller chez la gantière , et lui dire : J'ai besoin pour mon fils d'une paire de gants de vingt-quatre sous ; voulez-vous me la donner pour ces vingt-quatre petits pâtés d'un sou que je vous apporte ? Il ne serait plus ques-

tion que de savoir si la gantière est assez friande de petits pâtés pour accepter cet échange ; car le prix de chacun des objets étant bien déterminé par le moyen du signe représentatif de leur valeur , il ne pourrait y avoir de difficulté sur ce point.

A D R I E N .

Oui , cela est vrai , mon papa. C'est comme si le pâtissier avait dit à la gantière : Achetez-moi ces vingt-quatre petits pâtés et je vous achèterai une paire de gants. Cela est convenu, n'est-ce pas ? Or, maintenant.....

M. DE VERTEUIL.

A merveille , Adrien , poursuis.

A D R I E N .

Et achetant mes vingt - quatre petits pâtés qui coûtent un sou la pièce , vous devriez me donner une pièce de vingt-quatre sous ; en achetant vos gants qui sont du même prix , il faudrait que je vous rendisse votre pièce. Il n'est donc pas nécessaire de mettre la main à la poche.

Voilà mes petits pâtés, donnez-moi vos gants.

M. DE VERTEUIL.

C'est on ne peut mieux, mon cher fils. Tu vois par-là que la monnaie est le signe représentatif de la valeur de toutes choses, puisque l'on estime leur valeur d'après la quantité de monnaie qu'il faudrait donner pour les avoir.

ADRIEN.

Il n'est rien de si clair. Mais, mon papa, quels sont les autres avantages de l'invention de la monnaie ?

M. DE VERTEUIL.

Je vais te les dire, mon fils. Si j'avais besoin d'une mesure de bled, d'une pièce de vin, ou d'un sac de laine, et qu'il n'y eût pas de monnaie, alors, comme nous le disions au commencement de cet entretien, je serais d'abord obligé de voir parmi les choses dont je puis me passer, si j'aurais de quoi me procurer en troc les choses qui me manquent. Il me faudrait ensuite courir de côté et d'autre pour trouver une

personne à qui le troc pût convenir , et enfin m'accorder avec elle sur les conditions de l'échange , ce qui entraîne , comme tu en es convenu , beaucoup d'embarras et de difficultés.

A D R I E N .

Il est vrai.

M. DE VERTEUIL.

Mais, depuis l'invention de la monnaie , je n'ai plus besoin de me donner tant de peine. Je n'ai qu'à vendre les objets que j'ai de trop , et que j'aurais proposés en échange ; avec cet argent je suis sûr d'avoir , quand je le voudrai , les choses que je désire , parce que les marchands de bled , de vin ou de laine , aimeront mieux , par la même raison , avoir de l'argent , que tout ce que j'aurais pu leur proposer en troc , parce qu'ils sont sûrs d'avoir à leur tour , pour l'argent que je leur donnerai de ce que je leur achète , toutes les autres choses qu'ils voudront eux-mêmes acheter.

A D R I E N .

Cela me paraît clair.

## M. DE VERTEUIL.

C'est aussi par une suite de l'invention de la monnaie , qu'il s'est établi dans toutes les villes et dans tous les villages des magasins et des boutiques où l'on peut trouver , pour de l'argent, toutes les choses diverses que l'on desire , sans avoir besoin d'aller courir en mille endroits pour se les procurer. Ainsi, par exemple, moi, qui demeure à la ville , je ne suis pas obligé de traverser les campagnes pour aller acheter du bled chez le laboureur , du vin chez le vigneron , et de la laine chez le berger. Je trouve ici à ma porte des marchands qui ont une grande provision de bled , de vin et de laine , et qui me les cèdent pour mon argent , au moment précis où je veux les avoir , et de la qualité que je les desire.

## A D R I E N .

Mais , dites-moi , je vous prie , comment les marchands gagnent-ils à cela ? Je conçois sans peine que les gens de la campagne trouvent du profit à vendre

le bled qu'ils ont moissonné, le vin qu'ils ont tiré de leurs vendanges, la laine qu'ils ont coupée sur le dos des moutons élevés dans leur bergerie ; mais les marchands qui vendent du bled, du vin et de la laine, ne les ont pas recueillis eux-mêmes.

## M. DE VERTEUIL.

Non, sans doute ; mais ils sont allés acheter ces denrées chez les paysans, et ils les revendent aux gens de la ville un peu plus cher qu'elles ne leur ont coûté. Ce surplus fait leur juste profit ; car il faut bien qu'ils soient payés de la peine qu'ils ont prise de courir pour faire leurs emplettes, du soin qu'ils prennent de ces marchandises dans leur magasin, et de l'embaras qu'ils ont de les détailler quelquefois par de très-petites portions. Tout cela les occupe tellement, qu'ils n'ont pas le temps de travailler de leurs mains pour gagner de quoi vivre ; et c'est par le seul gain qu'ils font sur cette vente, qu'ils sont en état de soutenir les dépenses de leur maison, et d'élever leurs enfans.

ADRIEN.

Mais, mon papa, ne puis-je pas aller moi-même chez les gens de la campagne, acheter le bled, le vin et la laine dont j'ai besoin pour mon usage, comme le marchand va les acheter pour les vendre ?

M. DE VERTEUIL.

Oui vraiment, rien ne t'en empêche.

ADRIEN.

Alors, je n'aurai plus besoin de passer par ses mains.

M. DE VERTEUIL.

Il est vrai.

ADRIEN.

Ainsi j'aurai les choses à meilleur marché, puisque je ne les paierai pas plus que lui.

M. DE VERTEUIL.

Oh ! voilà où je t'arrête.

ADRIEN.

Et comment, s'il vous plaît ?

Tu dois nécessairement les payer plus cher.

A D R I E N .

Pourquoi donc , mon papa ?

M. DE VERTEUIL.

Les marchands qui vont faire leurs emplettes dans les campagnes, achètent en gros au paysan son bled, son vin et la dépouille de ses troupeaux. Or le paysan trouve plus d'un avantage à se défaire de tout cela à la fois.

A D R I E N .

Et quels sont ces avantages , je vous prie ?

M. DE VERTEUIL.

D'abord, pour son bled, il se délivre de la peine de le remuer de temps en temps dans son grenier, pour empêcher qu'il ne se gâte, et de la crainte de le perdre en tout ou en partie, soit par les vers ou les rats qui le dévorent, soit par les incendies qui y arrivent si fréquemment dans

les villages. Ensuite, pour son vin, il épargne ce qu'il lui en coûterait pour le nourrir dans ses tonneaux, et il n'a plus à craindre d'essuyer une grosse perte, si le vin venait à tourner ou à s'aigrir. Enfin, pour ses laines, il n'a plus à les battre et à les mettre à l'air pour empêcher qu'elles ne s'altèrent.

ADRIEN.

Vraiment, voilà bien des peines et des inquiétudes de moins.

M. DE VERTEUIL.

Toutes ces considérations l'engagent à vendre ces denrées aux marchands qui les lui achètent toutes à la fois beaucoup meilleur marché qu'il ne le ferait à toi ou à d'autres qui iraient les lui acheter en détail, d'autant mieux que, touchant à la fois une assez forte somme, il voit mieux l'usage qu'il en peut faire pour faire prospérer de plus en plus sa culture.

ADRIEN.

Oui, en effet, ces raisons me paraissent fort bonnes,

M. DE VERTEUIL.

Ce n'est pas tout encore, mon fils.

A D R I E N.

Et qu'y a-t-il donc de plus ?

M. DE VERTEUIL.

Quand le paysan te vendrait en détail quelque partie de ses denrées au même prix qu'il les vend en bloc aux marchands, tu perdrais encore à ne pas les acheter un peu plus cher chez celui-ci.

A D R I E N.

Et pourquoi donc, s'il vous plaît ?

M. DE VERTEUIL.

C'est qu'il faudrait te détourner de tes affaires, pour aller faire tes emplettes à la campagne, et ainsi perdre un temps qui peut être précieux, et dépenser de l'argent à louer des chevaux et une voiture. En sorte que, tout balancé, il t'en coûte moins cher d'aller chez le marchand, et de lui donner quelque profit pour l'avantage que tu as de trouver chez lui, quand tu le desires, les choses dont

tu as besoin, et de pouvoir faire ton choix pour le prix et pour la qualité.

ADRIEN.

Oui, je vois que l'on gagne amplement d'un côté ce que l'on perd de l'autre.

M. DE VERTEUIL.

Ce que je t'ai dit du bled, du vin et de la laine, s'étend à toutes les espèces de choses que l'on appelle marchandises, soit que les marchands les tirent du pays même, soit qu'ils les fassent venir des pays étrangers : en sorte qu'il n'est rien dans une ville comme celle-ci, qu'il ne soit facile de se procurer dès qu'on en a besoin.

ADRIEN.

Voilà qui est fort commode ; mais les marchands ne peuvent-ils pas profiter de cela pour vous vendre les choses au prix qu'ils veulent ?

M. DE VERTEUIL.

Non, mon ami, il y a toujours dans

chaque ville plusieurs marchands qui vendent les mêmes objets. Ainsi donc, si l'un d'eux voulait faire sur sa marchandise plus de profit qu'il ne doit, tous les acheteurs se détourneraient de son magasin, pour aller dans un autre où l'on se contenterait d'un profit raisonnable. C'est ce qui fait qu'un marchand n'ose pas demander plus que ses confrères, de peur que l'on ne vienne plus acheter chez lui, ce qui l'aurait bientôt ruiné. Il suffit donc d'un seul pour arrêter l'avidité de tous les autres; et le prix de chaque chose s'établit sur un taux juste et modéré.

---

RICHESSSE, CAPITAL,  
INTÉRÊTS.

---

M. DE VERTEUIL, ADRIEN,  
*son fils.*

M. DE VERTEUIL.

JE t'ai parlé plus d'une fois , Adrien , de gens qui ont de grandes richesses , et qui possèdent de grands biens. Veux-tu que je te dise maintenant en quoi consistent ces biens et ces richesses , et comment on parvient à les acquérir ?

ADRIEN.

Ce sera fort utile pour mon instruction , mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Le premier de tous les moyens que l'on peut employer pour s'enrichir , est de

travailler de ses mains. Ainsi, par exemple, le laboureur cultive de ses mains son champ, et le jardinier ses arbres et son potager, l'un pour en retirer du grain, l'autre des fruits et des herbages, qu'ils vendent tous deux à ceux qui en ont besoin. Les personnes qui sont sous leurs ordres, travaillent aussi de leurs mains, pour recevoir d'eux chaque jour le prix de leur travail. C'est de même ce que font les charpentiers, les maçons, les menuisiers, les orfèvres, les serruriers, et ceux qui font de la toile ou des étoffes de laine, de coton et de soie, que l'on appelle fabricans. Ils travaillent tous de leurs mains, eux et leurs ouvriers, pour gagner de l'argent par leur travail, les uns plus, les autres moins.

ADRIEN.

Et c'est avec cet argent qu'ils achètent tout ce qu'il leur faut pour vivre, n'est-ce pas ?

M. DE VERTEUIL.

Oui, mon fils. Ceux qui dépensent

chaque jour ce qu'ils gagnent par leur travail , sont obligés de travailler sans cesse , et ne deviennent , autant que cela dure , ni plus riches , ni plus pauvres. Mais ceux qui sont actifs , industrieux , économes , et qui font de petites réserves sur leur entretien journalier , ramassent l'argent qu'ils épargnent , pour s'en servir bientôt à en gagner davantage ?

ADRIEN.

Et comment font-ils , mon papa ?

M. DE VERTEUIL.

Ils s'y prennent de différentes manières.

ADRIEN.

Oh ! voyons-en une , je vous prie.

M. DE VERTEUIL.

Supposons , par exemple , qu'un homme qui fait de la toile , gagne chaque jour plus d'argent qu'il ne lui en faut pour ses besoins et pour ceux de sa famille. Lorsqu'il est parvenu à ramasser une petite somme de ses économies , il va chercher un garçon qui sache son mé-

tier, et qui veuille travailler auprès de lui, et il lui dit : Si vous voulez venir faire de la toile chez moi, je vous fournirai tout le fil dont vous aurez besoin, et je vous donnerai de plus tant de sous par jour pour votre peine; mais, à cette condition, toute la toile que vous ferez m'appartiendra, et je pourrai la vendre à mon profit.

A D R I E N.

Oh ! oui, mon papa ; je comprends. C'est comme vous m'avez dit autrefois que vous avez fait avec Louis, le jardinier, pour l'entretien de votre jardin.

M. DE VERTEUIL.

C'est exactement la même chose, mon fils. Lorsque la convention est acceptée, cet homme, que l'on appelle maître, parce que le garçon travaille sous ses ordres, lui donne de la toile à faire, et la revend ensuite un peu plus d'argent qu'il ne lui en coûte pour payer le fil et le garçon, et ce surplus est son gain. Ainsi il gagne de l'argent, non-seulement avec la toile

qu'il fait lui-même, mais encore avec celle que son garçon lui fait. Son entretien cependant ne lui coûte pas plus, et ainsi il amasse encore plus d'argent qu'il ne faisait auparavant.

ADRIEN.

Oui, mon papa, cela est clair. Mais cet argent, qu'en fait-il ?

M. DE VERTEUIL.

S'il n'a pas une manière plus avantageuse de l'employer, il s'en sert pour mettre un plus grand nombre d'ouvriers au travail, et pour gagner ainsi encore plus d'argent. De cette façon, plus il va, plus il fait travailler de bras pour son compte, et par conséquent plus il s'enrichit.

ADRIEN.

Mais, mon papa, en travaillant pour eux-mêmes, les ouvriers ne gagneraient-ils pas plus d'argent que le maître ne leur en donne ?

M. DE VERTEUIL.

Oui, sans doute, mon fils, puisque le

maître a la plus grande partie du produit de leur travail ; mais les ouvriers ne sont pas en état de travailler pour leur compte.

ADRIEN.

Et pourquoi donc , je vous prie ?

M. DE VERTEUIL.

Pour faire de la toile , il faut du fil , un métier et des outils ; il faut encore prendre à loyer une maison , et tout cela coûte de l'argent. Mais ceux qui louent leur travail à la journée n'ont point d'argent , et par conséquent ils sont hors d'état de faire toutes les dépenses nécessaires pour s'établir. Il faut donc qu'ils aillent travailler chez ceux qui peuvent le faire ; et c'est ceux-ci qui ont le produit de leur travail , en leur payant chaque jour le prix de leur journée pour les faire subsister.

ADRIEN.

Les pauvres gens , que je les plains !

M. DE VERTEUIL.

Et moi aussi , mon fils. Mais ils ont au moins l'espérance de parvenir , par

leur économie , à se faire à leur tour un petit établissement.

ADRIEN.

Il est vrai , puisque les maîtres ont commencé comme eux.

M. DE VERTEUIL.

Ce que je t'ai dit du tisserand , tu sens à merveille que cela s'étend à tous les autres fabricans , quel que soit leur métier.

ADRIEN.

Oui , mon papa , ce doit être la même chose pour tous ceux qui travaillent de leurs mains.

M. DE VERTEUIL.

Le second moyen de gagner de l'argent , est le commerce que l'on fait aussi de diverses manières. Par exemple , on commence par acheter quelques petites marchandises , que l'on vend avec un peu de profit.

ADRIEN.

Oui , mon papa ; comme ces petits marchands qui courent les rues.

M. DE VERTEUIL.

Eh bien ! mon fils , lorsqu'un de ces petits marchands dont tu parles , gagne chaque jour assez d'argent pour n'avoir pas besoin de l'employer en entier à sa subsistance et à son entretien , il emploie le surplus à acheter plus de marchandises qu'auparavant , ou à en acheter d'un plus grand nombre d'espèces , et alors il fait d'autant plus de profit , qu'il achète et revend davantage. En étendant ainsi peu-à-peu son commerce , plus il va , plus il s'enrichit ; et il y a un grand nombre d'exemples de ces petits marchands qui sont devenus à la fin les plus riches particuliers de leurs pays.

A D R I E N .

Mais , mon papa , lorsqu'ils sont devenus riches , que font-ils de cet argent ? le dépensent-ils ?

M. DE VERTEUIL.

Ceux qui sont sages ne le dépensent pas tout. Ils font , à la vérité , beaucoup plus de dépenses , lorsqu'ils sont riches ,

qu'ils n'en faisaient lorsqu'ils étaient pauvres ; mais il y a aussi beaucoup de gens qui gagnent plus à faire le commerce ou à cultiver les terres , ou à faire travailler des ouvriers dans leurs fabriques , qu'ils ne sauraient en dépenser en vivant avec la plus grande aisance.

ADRIEN.

Que peuvent-ils donc faire de ce surplus, à moins de le garder dans leurs coffres ?

M. DE VERTEUIL.

Dans leurs coffres , il ne leur rapporterait rien. Ils ne l'y gardent qu'en attendant l'occasion de s'en servir avec avantage , en le plaçant de manière qu'il leur rapporte un nouveau profit.

ADRIEN.

Et comment le placent-ils ?

M. DE VERTEUIL.

Ils peuvent le faire encore de diverses manières. Par exemple , ils achètent la maison où ils demeurent , ou d'autres

maisons qu'ils louent pour une certaine somme d'argent par an ; et cette somme accroît encore leurs richesses , s'ils ne préfèrent pas de s'en servir pour augmenter leur dépense. Lorsqu'ils ne veulent pas acheter de maison , ou qu'ils en possèdent assez , ils achètent des pièces de terre.

ADRIEN.

Et que font-ils de ces pièces de terre , mon papa ?

M. DE VERTEUIL.

Ils les font cultiver à leur profit , ou , s'ils veulent s'épargner ce soin , il ne manque pas de fermiers qui les prennent en ferme , moyennant une certaine somme qu'ils leur paient par an.

ADRIEN.

Et pourquoi les fermiers prennent-ils ces terres en ferme ?

M. DE VERTEUIL.

Pour les cultiver et y faire venir du bled , ou bien pour y faire nourrir du

bétail, si ces terres sont en prairies. De l'une ou de l'autre de ces manières les fermiers gagnent plus d'argent qu'ils n'en donnent pour le prix de leur ferme. Ce prix annuel que le maître de la terre reçoit, grossit ses revenus, et par conséquent sa richesse; et, quoiqu'il ait affermé cette terre, il en conserve la propriété, parce que c'est seulement son usage qu'il cède au laboureur, pour le prix que celui-ci lui en donne tous les ans, pendant un certain nombre d'années dont ils sont convenus.

ADRIEN.

Et lorsque ce nombre d'années s'est écoulé, mon papa?

M. DE VERTEUIL.

Alors le maître de la terre peut en faire ce qu'il lui plaît, c'est-à-dire, la cultiver lui-même, ou la donner une seconde fois en ferme au même fermier, ou prendre un autre fermier qui lui en donne davantage.

ADRIEN.

Mais si, avant ce temps, un second lui

en présentait un meilleur prix , est-ce qu'il ne pourrait pas l'accepter ?

M. DE VERTEUIL.

Non , sans doute , mon fils. Le fermier , en faisant un bail , c'est-à-dire , en faisant un traité avec le maître de la terre , pour en jouir pendant un certain nombre d'années déterminé , a dû être assuré que , pendant tout ce tems , il ne serait pas troublé dans sa jouissance. C'est dans cette assurance qu'il sème , qu'il plante , qu'il défriche ; et il ne serait pas juste , lorsqu'il aurait fait toutes ces améliorations , qu'un autre survînt pour en profiter.

A D R I E N.

Oui , vous avez raison , mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Revenons au propriétaire de la terre. Aussi long-tems qu'il en reste possesseur , c'est-à-dire , qu'il ne la revend pas à un autre , sa richesse s'accroît tous les ans de la somme que son fermier lui paie.

A D R I E N.

Oui ; mais si son fermier ne le paie pas ?

M. DE VERTEUIL.

Il se garde bien d'y manquer ; car , en ce cas , il serait exposé à voir vendre tous ses meubles et tous ces outils , au profit du maître de la terre , et même à voir casser son bail.

A D R I E N.

Oh ! je sens que cela doit le rendre exact à ses paiemens.

M. DE VERTEUIL.

Il est encore une autre manière de faire usage de son argent , ou , comme on dit , de le placer , en sorte qu'il rapporte un certain profit , sans avoir besoin d'acheter ni terres , ni maisons , ni d'établir des fabriques , ou de faire le commerce.

A D R I E N.

Oh ! voyons , s'il vous plaît ; je ne devine pas ce moyen.

M. DE VERTEUIL.

Lorsqu'on veut acheter une maison ou une terre, ou que l'on veut étendre davantage son commerce ou ses fabriques, et que l'on n'a pas assez d'argent pour cela, alors on cherche quelqu'un qui ait de l'argent à placer. Si cette personne vient à savoir que moi, par exemple, j'ai une certaine somme oisive dans mes coffres, elle vient me trouver, et me dit : Si vous voulez me prêter mille écus pour un tel nombre d'années ( cinq ans, si tu veux ), je vous donnerai chaque année cinquante écus, et au bout des cinq ans, je vous rendrai vos mille écus tout entiers. Si je consens à cette proposition, parce que la personne me paraît honnête et en état de me payer, je lui compte la somme. En la recevant, elle me donne en échange un papier où elle déclare avoir emprunté de moi mille écus, pour lesquels elle s'oblige de me donner cinquante écus chaque année, et de me rendre mes mille écus en entier

au bout de cinq ans. Elle met sa signature au bas de ce papier ; et c'est ce qu'on appelle un billet ou une obligation. La somme que je lui prête s'appelle capital, et les cinquante écus qu'elle me donne chaque année, s'appellent rente ou intérêts.

A D R I E N.

Il me semble, mon papa, que cette personne ne gagne pas beaucoup à ce marché.

M. DE VERTEUIL.

Pourquoi le penses-tu, mon fils ? c'est sans doute parce qu'elle ne reçoit que mille écus, et que, pour cette somme, elle me donne d'abord cinquante écus tous les ans, et qu'au bout de cinq années, elle n'en est pas moins obligée de me rendre mes mille écus tout entiers.

A D R I E N.

Oui, vraiment, n'est-ce pas une duperie de sa part ?

M. DE VERTEUIL.

Non, pas autant que tu pourrais l'i-

maginer. Elle y gagne plus que moi , peut-être.

ADRIEN.

Et comment cela , je vous prie ?

M. DE VERTEUIL.

C'est qu'elle n'emprunte ces mille écus que pour les employer d'une manière qui lui rapporte , tous les ans , au-delà des cinquante écus qu'elle me donne. Si elle achète , par exemple , pour cette somme , une pièce de terre qu'elle trouve à affermer soixante écus , tu vois déjà que c'est dix écus qu'elle gagne. Mais si elle met ses mille écus dans son commerce ou dans ses fabriques , elle peut aisément gagner beaucoup davantage , lorsque ses affaires vont bien. Il n'y a donc pas de perte pour elle , mais souvent , au contraire , un très-grand profit à me donner cinquante écus par an de mes mille écus.

ADRIEN.

Mais , mon papa , est-il bien honnête

de prêter de l'argent à quelqu'un pour en tirer du profit ?

M. DE VERTEUIL.

Pourquoi non, mon fils, Nous avons vu l'autre jour que l'argent était le signe représentatif de toutes les valeurs. Une somme de mille écus représente donc un champ que j'acheterais à ce prix. Or, si je puis honnêtement affermer un champ que j'achète, ne puis-je pas de même affermer, pour ainsi dire, l'argent avec lequel je l'aurais acheté ?

ADRIEN.

En effet, l'un vaut l'autre.

M. DE VERTEUIL.

Lors donc qu'une personne desire que je lui prête mes mille écus dont j'aurais pu faire usage moi-même, il est juste qu'elle me donne tous les ans une rente qui réponde à ce que ces mille écus m'auraient rapporté si je les avais employés comme elle. Autrement je serais un insensé de me priver, sans aucun dédom-

magement , d'une somme qui m'aurait apporté un revenu honnête, pour la mettre entre les mains d'une autre personne qui s'en ferait elle-même un revenu.

ADRIEN.

Oh ! c'est clair.

M. DE VERTEUIL.

Je puis cependant renoncer à recueillir le fruit d'un argent acquis par mon travail , ou ménagé par mon économie , lorsqu'il s'agit d'obliger un ami , ou de secourir un malheureux qui peut se tirer d'embarras par ce moyen. C'est alors que je me reprocherais de recevoir l'intérêt de l'argent que je leur aurais prêté , puisque j'aurais déjà trouvé cet intérêt dans la satisfaction que mon cœur éprouve à les obliger. Mais si un étranger m'emprunte pour s'enrichir , n'est-il pas raisonnable qu'il me donne une partie du gain qu'il fait avec mon argent , pour me tenir lieu du gain que j'aurais pu faire moi-même si je l'avais employé ?

ADRIEN.

Rien de plus juste mon papa. Mais n'est-il pas d'autres moyens de placer son argent?

M. DE VERTEUIL.

Il en est un autre encore que je veux te dire ; mais , pour que tu puisses mieux le comprendre , il est nécessaire de te parler auparavant d'un autre objet dont il importe que tu sois instruit. Tu as souvent entendu dire , surtout pendant ces derniers temps , que l'état est obligé de faire beaucoup de dépenses , et que tous les citoyens , pour fournir à ces dépenses , paient différentes impositions ?

ADRIEN.

Oui , mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Dans un état bien administré , ces impositions ne s'élèvent qu'à la somme justement nécessaire pour les frais de l'administration , ou seulement à quelque chose de plus que l'on tient en ré-

serve pour parer à des événemens imprévus.

A D R I E N.

Et quels peuvent être ces événemens imprévus, je vous prie ?

M. DE VERTEUIL.

Je me bornerai à te citer celui du moment : la crainte d'une guerre qui nous oblige de faire des préparatifs pour n'être pas surpris.

A D R I E N.

Oui, je comprends.

M. DE VERTEUIL.

Mais, quand la guerre arrive en effet, alors l'état se trouve avoir besoin de plus d'argent que les impôts n'en rapportent, et il a besoin de très-fortes sommes à la fois. Dans une pareille circonstance, où il n'est pas possible d'établir tout de suite de nouvelles impositions, l'état dit aux citoyens : Si vous voulez me prêter de l'argent pour lever des troupes, armer des vaisseaux, et pourvoir à tous les besoins

de la guerre , alors , sur les nouveaux impôts qu'il faudra établir pour la dépense extraordinaire que la guerre va occasionner , je vous paierai , tous les ans , cinquante francs pour chaque somme de mille livres que vous me prêterez , et cela jusqu'à ce que les nouveaux impôts et mes économies m'aient mis en état de vous payer en entier la somme que vous m'aurez prêtée.

ADRIEN.

Oui , oui , je conçois à merveille. L'état fait alors comme le particulier dont vous me parliez , et qui emprunte l'argent qui lui manque pour faire aller ses affaires.

M. DE VERTEUIL.

C'est justement la même chose. Aussi l'état donne-t-il , de même que ce particulier , des billets ou obligations à celui qui lui prête son argent. Ainsi , pour chaque somme de mille livres que je prête à l'état , il me donne un billet dans lequel il déclare qu'il a reçu de moi la

somme de mille livres , et que , pour cette somme , il me paiera à moi , ou à telle autre personne à qui j'aurai cédé mon droit , cinquante livres d'intérêt par an , jusqu'à ce qu'il m'ait rendu en entier la somme que je lui ai prêtée.

A D R I E N .

Un mot d'explication , mon papa , je vous prie. Vous dites qu'il paiera ces cinquante livres d'intérêt à telle autre personne à qui vous aurez cédé votre droit ? je ne comprends pas bien cela.

M. DE VERTEUIL.

Je vais te l'expliquer. Avec le billet d'état que j'ai reçu pour la somme que j'ai prêtée , je puis aller tous les ans demander aux payeurs des rentes de l'état , la somme de cinquante livres d'intérêt , pour l'année qui vient de s'écouler ; mais je ne puis redemander , lorsque je le veux , le capital de mille livres que j'ai prêté , parce que l'état n'a pas toujours assez d'argent en caisse pour rembourser les sommes qu'il a empruntées , au moment précis où les

prêteurs voudraient les ravoir. Il faut attendre le terme dont on est convenu.

ADRIEN.

Voilà qui est fort incommode , mon papa , de ne pouvoir pas ravoir son argent lorsqu'on en a besoin.

M. DE VERTEUIL.

Cela est vrai , mon fils. Mais lorsqu'on a prêté de l'argent jusqu'à une certaine époque, on devrait savoir qu'on n'en serait pas remboursé avant ce temps.

ADRIEN.

Cela ne laisse pas cependant d'être fâcheux ; car on pourrait mourir de faim avec son chiffon de papier.

M. DE VERTEUIL.

Rassure-toi , mon ami. Il est heureusement une autre manière de ravoir son argent lorsqu'on le desire , ce qui revient au même.

ADRIEN.

Ah ! tant mieux. Mais comment donc faire en pareil cas ?

M. DE VERTEUIL.

Aussitôt que j'ai besoin des mille livres que j'ai prêtées à l'état, je vais trouver la première personne qui a de l'argent à placer, et je lui dis : Voici une obligation par laquelle l'état reconnaît me devoir la somme de mille livres de capital, avec cinquante livres d'intérêt par an. Si vous voulez me rembourser les mille livres, et me payer l'intérêt échu jusqu'à ce jour, je vais vous céder mon obligation. De cette manière vous pourrez, à la fin de chaque année, aller toucher à ma place, du payeur des rentes, les cinquante livres d'intérêt annuel. Et, lorsque le temps que l'état a pris pour s'acquitter du capital sera arrivé, c'est à vous qu'il le remboursera, puisque je vous transporte mon droit. Cette personne accepte avec plaisir ma proposition, parce qu'elle trouve ainsi le moyen de tirer l'intérêt du capital qui était oisif dans ses coffres, et que, si elle vient à avoir besoin de son argent, elle pourra faire avec une autre personne ce que je viens de faire avec elle. C'est

ainsi que les obligations passent de main en main , jusqu'au moment où l'état les rembourse.

A D R I E N .

Rien de plus commode , en effet , mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Revenons maintenant à notre premier objet. Tu peux comprendre , d'après tout ce que nous avons dit , que celui qui a des terres , des maisons et des obligations dont il retire un revenu annuel , et qui , au lieu de dépenser tout ce revenu , en réserve une partie pour acheter encore d'autres terres , d'autres maisons et d'autres obligations , doit d'année en année devenir plus riche.

A D R I E N .

Cela est clair.

M. DE VERTEUIL.

Sa richesse s'accroît ainsi , quoiqu'il ne travaille pas de ses mains pour gagner de l'argent , quoiqu'il n'établisse par de fabriques , ou qu'il ne fasse pas de com-

merce ; parce que l'excédant de son revenu sur sa dépense grossit tous les ans son capital , et que son capital , en grossissant , augmente chaque année son revenu.

A D R I E N .

Il n'est rien de si aisé à concevoir.

M. DE VERTEUIL.

La richesse de cet homme s'accroît encore davantage , s'il exerce ses talens en qualité d'avocat ou de notaire , ou s'il a quelque emploi pour lequel il reçoive des appointemens : plus il gagne dans ces fonctions , plus il économise sur ses revenus.

A D R I E N .

Et , par conséquent , plus il peut s'enrichir. Je ne m'étonne pas s'il y a des gens qui possèdent tant de biens.

M. DE VERTEUIL.

Il est vrai. Il y en a d'autres , au contraire , qui aiment mieux dépenser tout leur revenu , et ceux-là ne deviennent ni plus pauvres , ni plus riches ; mais leur fortune reste toujours dans le même état.

ADRIEN.

A la bonne heure.

M. DE VERTEUIL.

D'autres enfin dépensent plus qu'ils n'ont de revenus, sans rien gagner d'ailleurs pour réparer la brèche qu'ils font ainsi chaque année à leur capital. Ceux-là, comme tu le sens à merveille, plus ils vont, et plus ils deviennent pauvres; et ils finissent souvent par souffrir le besoin dans leur vieillesse, après avoir joui de l'aisance dans leurs premières années.

ADRIEN.

Voilà de grands fous, ce me semble.

M. DE VERTEUIL.

Oui, sans doute, mon fils, et ils méritent bien leur sort; mais leurs pauvres enfans, que je les plains! Il aurait bien mieux valu pour eux qu'ils fussent nés dans la pauvreté.

ADRIEN.

Pourquoi donc, mon papa, je vous prie?

M. DE VERTEUIL.

Lorsque les parens viennent à mourir , ils laissent tous les biens qu'ils possèdent à leurs enfans , qui les partagent entre eux ; mais , lorsque les parens ont dissipé leurs biens , ils ne peuvent rien laisser à leurs enfans , qui sont alors aussi pauvres que leurs parens l'étaient avant de mourir. Il faut donc que ces enfans se livrent au travail le plus pénible , pour avoir de quoi vivre ; et cela leur est d'autant plus dur , qu'ils n'y sont pas accoutumés , et , qu'au lieu d'avoir appris aucun métier pour gagner leur vie , ils ont , au contraire , été nourris dans la mollesse , tandis que leurs parens jouissaient d'une fortune aisée. Tu vois donc que ces pauvres enfans sont plus malheureux de leur bonheur passé , qu'ils ne le seraient d'être nés dans la misère , parce qu'alors du moins ils auraient appris de bonne heure à mener une vie dure et à gagner leur pain.

A D R I E N .

Oui , cela n'est que trop vrai , mon

papa ; mais, lorsque les parens sont riches, les enfans sont-ils riches aussi ?

M. DE VERTEUIL.

Cela n'arrive pas toujours. Si des parens n'ont qu'un seul enfant, cet enfant, en héritant de leurs biens, est lui seul aussi riche que son père et sa mère l'étaient ensemble. S'il y a deux enfans, ils partagent la succession, et chacun d'eux est alors aussi riche que leur père et leur mère l'étaient séparément ; mais s'ils sont quatre, cinq, huit, dix enfans, ou même davantage, il se trouve, par le partage des biens, que chacun des enfans n'a qu'un quart, un cinquième, un huitième, un dixième, ou moins encore, de ce que leurs parens possédaient ensemble. C'est ainsi qu'il arrive souvent que les enfans de parens très-riches, ne sont pas riches eux-mêmes, lorsque les parens n'ont pas travaillé à accroître leurs biens en proportion de leur famille ; car si le père et la mère avaient ensemble dix mille livres de rente, et qu'ils aient laissé dix enfans,

chacun des enfans n'a plus que mille livres de rente pour sa portion ; ce qui fait , comme tu le vois , une très-grande différence.

ADRIEN.

Et que font alors ces enfans , mon papa ?

M. DE VERTEUIL.

Ils cherchent , chacun de son côté , à se faire un état. L'un se retire à la campagne , et vit du produit de ses terres ; l'autre établit une manufacture ; celui-ci se met dans le commerce ; celui-là entre dans la robe ou dans le service militaire ; les autres enfin cherchent à obtenir des emplois. Ainsi chacun d'eux travaille à se tirer d'affaire , et quelquefois ils deviennent tous aussi riches que l'étaient leurs parens.

ADRIEN.

Ils doivent avoir bien de la peine. Il aurait bien mieux valu pour eux que chacun fût d'abord assez à son aise pour n'être pas obligé de travailler.

M. DE VERTEUIL.

Ils auraient peut-être gagné à cet arrangement beaucoup moins que tu ne penses, mon fils. Il y a beaucoup d'hommes qui, dès leur jeunesse, ont eu assez de fortune, pour n'avoir eu besoin de rien faire, et qui se sont contentés de vivre du revenu de leurs maisons, de leurs terres et de leurs obligations. Il semble, au premier coup-d'œil, qu'ils doivent être les personnes les plus heureuses de la terre. Mais, lorsqu'on y regarde de près, on voit que c'est justement parmi ces riches qui n'ont rien à faire, que se trouvent les êtres les plus maladifs, les plus tristes et les plus mécontents de leur état.

ADRIEN.

Et pourquoi donc, mon papa, je vous prie ?

M. DE VERTEUIL.

D'abord, l'oisiveté dans laquelle ils croupissent, les rend lourds et fainéans. Ensuite l'usage d'une nourriture friande

et délicate affaiblit leur estomac. Enfin , comme ils n'ont pas d'occupations fixes et nécessaires , ils ne savent , pendant la plus grande partie du jour , comment employer leur temps , et ils se voient dévorer par l'ennui , ce qui est peut-être le plus grand des malheurs.

A D R I E N .

En ce cas-là , je les plains.

M. DE VERTEUIL.

On voit , au contraire , que ceux qui sont forcés , par la médiocrité de leur fortune , de mener une vie simple et frugale , jouissent ordinairement d'une bonne santé ; que ceux qui ont un travail journalier qui les occupe , sont vifs , joyeux , ne s'ennuient jamais , et que la pensée d'être utiles aux autres et à eux-mêmes par leurs travaux , leur donne une satisfaction intérieure que les oisifs ne connaissent pas , et dont ils ne peuvent pas même se former une idée. Tu vois par-là , mon fils , que , pour vivre heureux , il s'agit moins d'être riche , que de savoir employer son temps. C'est une

ADRIEN.

Oh ! les lâches !

M. DE VERTEUIL.

Tu le vois , mon ami , tout dépend de l'éducation ; et c'est pour cela que les pères ne peuvent jamais veiller avec trop de soin sur les idées et les habitudes qu'ils voient prendre à leurs enfans , parce que c'est ordinairement à ces premières dispositions qu'est attaché le bonheur ou le malheur du reste de leur vie.

ADRIEN.

Oh ! mon papa , veillez donc sur les miennes , je vous en conjure. Je m'abandonne entièrement à votre sage tendresse.

M. DE VERTEUIL , *en l'embrassant.*

Oui , mon cher Adrien , j'en ferai mon devoir et mon plaisir. Je tâcherai , surtout , de t'apprendre de bonne heure à ne pas craindre le travail , et à te contenter de la situation à laquelle la Providence te destine. Si elle est fortunée , l'esprit de modération que tu auras contracté dès

L'enfance , te défendra contre le danger naturel d'abuser de la prospérité. Si elle est sujette à quelques embarras , tu auras la patience et le courage nécessaires pour combattre et vaincre l'infortune. Les inspirations d'un cœur honnête te diront toujours le parti qu'il te faudra prendre , et tu ne pourras jamais manquer d'être intérieurement heureux , dans quelque état que tu puisses te trouver.

FIN DU TOME SECOND ET DERNIER.

observation que je te prie de bien retenir ,  
pour t'assurer toi-même de sa vérité dans  
toutes les circonstances de ta vie.

A D R I E N .

Oh, oui ! mon papa , je vous le promets.

M. DE VERTEUIL.

Il y a encore une autre chose à re-  
marquer dans ce que nous disions tout-à-  
l'heure.

A D R I E N .

Et quoi donc , je vous prie ?

M. DE VERTEUIL.

Lorsqu'il y a beaucoup d'enfans dans une  
famille, il est tout naturel de prévoir que  
ces enfans seront infiniment moins riches  
que leurs parens.

A D R I E N .

Oui , en effet , vous venez de me le dé-  
montrer.

M. DE VERTEUIL.

Les parens , s'ils sont sages , doivent

donc alors se garder avec soin d'accoutumer leurs enfans à mener une vie aussi aisée que celle qu'ils mènent eux-mêmes. Ils doivent , au contraire , leur faire prendre l'habitude du travail et de la frugalité ; et les enfans , à qui l'on aura eu soin d'inspirer cette réflexion , sentiront d'eux-mêmes qu'une pareille éducation leur devient nécessaire.

ADRIEN.

Oh ! oui , sans doute ; m'en voilà convaincu pour ma part.

M. DE VERTEUIL.

Une vie frugale et laborieuse n'est un malheur que pour ceux qui , dès leur enfance , ont été nourris dans la mollesse. Mais celui qui est accoutumé de bonne heure au travail et à la sobriété , sait y trouver ses plus doux plaisirs. Une fortune modérée remplira son ambition , tandis qu'elle ne paraîtrait aux autres qu'une situation indigente , dont ils n'auraient pas même le courage de chercher à sortir , par l'exercice d'une sage industrie.

---

# TABLE

## DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

---

|                                            |        |
|--------------------------------------------|--------|
| <i>L</i> A Pluie ,                         | page 5 |
| <i>Les Vapeurs ,</i>                       | 11     |
| <i>Les Nuages ,</i>                        | 17     |
| <i>La Pluie ,</i>                          | 27     |
| <i>Les Suites fâcheuses de la Colère ,</i> | 37     |
| <i>Les cinq Sens ,</i>                     | 47     |
| <i>Les Sensations ,</i>                    | 63     |
| <i>L'Ame des Bêtes ,</i>                   | 70     |
| <i>L'Homme supérieur aux Animaux ,</i>     | 81     |
| <i>Imagination ,</i>                       | 92     |
| <i>Mémoire ,</i>                           | 97     |
| <i>Raisonnement , Jugement ,</i>           | 102    |
| <i>Liberté , Volonté ,</i>                 | 114    |

|                                                                |          |
|----------------------------------------------------------------|----------|
| <i>Fable , Conte , Histoire ,</i>                              | page 121 |
| <i>Les Bœufs en querelle , fable .</i>                         | 128      |
| <i>L'Aveugle et le Boiteux , conte ,</i>                       | 140      |
| <i>Besoins généraux et particuliers des</i><br><i>Hommes ,</i> | 151      |
| <i>Les avantages de la Société ,</i>                           | 162      |
| <i>Monnaie , Commerce , Marchands ,</i>                        | 181      |
| <i>Richesse , Capital , Intérêts ,</i>                         | 201      |

Fin de la Table du second et dernier  
Volume.

